

POLITIQUE POLEMIQUE URBAIN

TEMPS FOU

NUMÉRO 15 SEPTEMBRE 1996

3,50\$

QUÉBEC, LE JUGE ET LES «CASSEURS»

SOCIÉTÉ

Le business
de la charité

INTERNATIONAL

Chiapas: l'espoir
vient du Sud

CULTURE

Un cyber-punk du
roman policier





ELLIPSE
Raymonde April

Depuis les années 70, les photographies de Raymonde April explorent, soit par l'intégration de textes, soit au moyen de la série, les possibilités narratives d'images qui puisent leurs motifs parmi les objets familiers ou les événements quotidiens souvent les plus banals. Ses œuvres forcent ainsi le regard à réévaluer constamment notre perception du réel.

- 3 PRÉSENTATION**
VOGUE LA GALÈRE
Véronique Dassas
- 4 POSTE FOLLE**
Nos lecteurs écrivent.
- 5 ÉDITORIAL**
LE TORRENT ET LE MARÉCAGE
Nicolas Calvé
- 6 SOCIÉTÉ**
QUAND LA CASSE VA...
Un retour sur les émeutes de Québec. Réprimer la révolte des jeunes ou la comprendre ne sert à rien si on n'en saisit pas le sens politique...
Pierre Mouterde
- 9 TOUT CE QUE VOUS BRÛLIEZ DE SAVOIR SUR DÉMANARCHIE**
Un portrait passionné du journal libertaire.
Louis Marion
- 10 LE BUSINESS DE LA CHARITÉ**
Sur fond de désengagement de l'État, comment, en donnant pour de bonnes causes, on devient désormais les clients d'un marché des bonnes œuvres.
Louise Paris
- 12 ENTREVUE**
DANTESQUE OU DANTEC
Maurice G. Dantec, auteur de romans policiers, français vivant à Montréal parle de son projet de cyber-polar, des utopies, du mal et de la faillite de l'Europe.
Alain-Napoléon Moffat
- 14 LIEUX COMMUNS**
TU NE VOYAGERAS POINT
Ivan Maffezzini
- 16 PHOTOGRAPHIE**
ELLIPSE
Raymonde April
- 18 INTERNATIONAL**
RUSSIE COMMENT ELSTINE A-T-IL GAGNÉ?
Autopsie de la campagne des deux candidats. Fraudes et corruption côté Elstine, défaitisme et conservatisme côté Zyuganov.
David Mandel
- 20 CHIAPAS: L'ESPOIR DE LA DÉMOCRATIE POPULAIRE**
Un reportage sur l'Intercontinentale contre le néolibéralisme et pour l'humanité organisée par les Zapatistes en août dernier.
Louise Boivin
- 23 PORTRAIT**
L'ACCOMPAGNATRICE
Elle accompagne des personnes atteintes de sida dans leurs derniers moments, Monique Delprat.
Alain-Napoléon Moffat
- 24 TROTTOIR**
LA DANSE DE LIGNE OU LE RAVE DE L'ÂGE D'OR
Une activité sociale qui donne du liant à la vie de quartier.
Véronique Dassas
- 25 LA LIBERTÉ EN MÉMOIRE**
LES WANDERVOGEL: RÊVER EN MARCHANT
Un mouvement de jeunesse en l'Allemagne du début du siècle. Libertaires, romantiques, hippies avant la lettre, ils seront happés par le nazisme.
Éric Pineault
- 26 LIVRES**
L'ACCENT YIDDISH
Un itinéraire dans quelques sentiers de la littérature juive.
Véronique Dassas
- 29 BOYCOTT**
Irving et Desjardins (suite).
Pierre Jobin
- 29 PRESSE**
Wired, Le Psychédélique.
Pierre Jobin
- 31 RIONS JAUNE**
Sur la torture à distance, les laids américains, les intellectuels québécois et quelques gaffes remarquables du ministre Landry.
Hugo Plourde

Éditrice: **Véronique Dassas**. Direction artistique: **Michel Groleau**. Infographie: **Marie-Luce Aumais**. Comité de rédaction: **Nicolas Calvé, Véronique Dassas, Anne Dupuis, Mark Fortier, Laurence Jourde, Ivan P. Maffezzini, Alain-Napoléon Moffat, Louise Paris, Hugo Plourde, Jean-Michel Sivry**. Administration: **Claude Bouffard, Jean-Michel Sivry**. Publicité et promotion: **Véronique Dassas**. Collaborateurs: **Louise Boivin, Pierre Jobin, François Latraverse, David Mandel, Louis Marion, Pierre Mouterde, Éric Pineault, Judith Poirier, Francisco Sottolichio**. Photographie: **Raymonde April, Jean-François Landry**. Illustration: **Dany Lavoie (418) 694-9367**. Imprimeur: **Arthabaska**. Films: **Studio Illustrart**. Distribution: **LMPI**. Abonnements et correspondance: **TEMPS FOU, 3979, rue Drolet, Montréal (Québec) H2W 2L3**. Téléphone: **(514) 285-2101**. Adresse électronique: <http://www.info.uqam.ca/~maffezzi/tempsfou.html> Télécopieur: **(514) 285-4023**. **TEMPS FOU** est publié par la **Société en commandite TEMPS FOU, une société privée**. Société canadienne des postes, envois des publications canadiennes, contrat de vente # 0661953. Dépôts légaux: **Bibliothèque nationale du Québec, Bibliothèque nationale du Canada, ISSN 0705-694x**.

Vogue la galère!

Il fallait bien que cela arrive. À force d'étirer les rencontres et de discuter fort tard, de nos rêves de presse, nous avons fini par nous associer. Nous, les cacochymes vieillards de TEMPS FOU et eux les jeunes roseaux de Hors d'Ordre. Toujours est-il que, désormais, nous, c'est nous tous. Ceci est donc le premier rejeton légitime de notre union, qui devrait donner au fil du temps (fou) une kyrielle d'enfants forts. À la grâce de Dieu! Et à celle de nos lecteurs qui, bien sûr, resteront les seuls témoins importants de ce mariage précoce! Reste à souhaiter que le didactisme un peu vert des uns ne s'allie pas au narcissisme des autres pour donner un hybride pas montrable. Un éléphant à pattes d'araignée, un vautour sans ailes, un lion sans griffes. Parions sur des rapports de générations un peu plus fructueux, ne serait-ce que pour montrer à ceux qui confondent les catégories du marketing — les 18 à 22 ans et demi, les 35 à 43 ans passés, les à peine 63 ans aux tout juste 72, et ainsi de suite jusqu'à ce que mort s'en suive — avec celles du politique qu'ils errent lamentablement.

Nous avons tenté, dans ce premier numéro construit ensemble, d'aller vers le reportage, de mieux circonscrire les articles plus réflexifs, de conserver une section internationale assez consistante, de renouveler nos sujets de chroniques, d'y ajouter une section sur les livres plus importante. Bref, nous avons profité de l'été et de nos discussions sur les orientations du journal pour réorganiser quelque peu son contenu. Notre diffusion encore relativement limitée nous permet quelques libertés: nous ne pouvons pas craindre de désorienter massivement la population québécoise en décidant de remplacer *Fin de mois* par *Rions jaune* ou en abandonnant pour un temps de parler des villes du monde pour remonter un peu le temps avec *La liberté en mémoire*.

Ce numéro s'ouvre sur quelques questions posées à cette solidarité qui était sur toutes les bouches, après les inondations du Saguenay. Comme si notre société trouvait dans l'humanitaire, dans la charité, dans la bonne conscience nationale achetée pas cher dans un téléthon, une façon de se refaire, de se rassurer sur sa cohésion. La vie politique sommeille mais nos cœurs battent pour les victimes des tornades, des raz de marées, des épidémies,

des famines, des guerres ethniques, des autres, des victimes du tyran X et de l'ouragan Y. L'humanité en dehors de nous vit sur un gigantesque radeau de la Méduse et nous, nous leur envoyons des vivres en semblant ignorer que notre propre vaisseau, s'il ressemble à un paquebot luxueux, est miné par la rouille. Il fait eau de toutes parts, mais nous continuons à danser dans ses salons défraîchis, ivres de notre générosité. C'est ainsi que nous sommes les proies consentantes du *business* de la charité, comme le soulignent Louise Paris et Éric Pineault. Ou que nous prenons la révolte des jeunes pour soit les manifestations ingrates d'une génération de malappris pervers, soit pour les épanchements coupables d'une jeunesse désaxée et perdue. Et pourquoi pas lire dans ce tumulte la faillite d'une démocratie fossilisée écrit en substance Pierre Mouterde. Auquel cas, faudrait vraiment réfléchir plus avant et aller au-delà des discours moralisateurs des juges ou des psychologues de service.

Côté international, Louise Boivin a passé une partie de l'été au Chiapas, et David Mandel en Russie. L'une nous fait part des espoirs zapatistes menacés par les fusils de l'armée mexicaine, l'autre des difficultés énormes de la vie politique russe embourbée à la fois dans la corruption du gouvernement Eltsine et dans l'immobilisme des communistes, incapables de se refaire une jeunesse, un programme, un crédit.

Mais ne désespérez pas, lecteurs, vous trouverez ici des zones plus lumineuses: dans le portrait de l'accompagnatrice qui donne patience et soins aux malades du sida, dans l'évocation de la danse de ligne, au marché Maisonneuve où le quartier retrouve du coup des allures de village, dans les propos décapants de Maurice Dantec interrogé par Alain-Napoléon Moffat sur ses romans policiers.

Vogue la galère donc, TEMPS FOU repart après la pause estivale. Les problèmes d'intendance ne nous ont pas quittés et les provisions sont maigres pour le voyage. Mais d'ailleurs je ne vois pas pourquoi je parle de voyage. Il s'agit plutôt d'une excursion dans ces lieux communs que nous aimons tant visiter, caboteurs éternels partis de la ville pour chercher la cité. ☺

V.D.

TEMPS FOU
185, RUE DU FAUBOURG
DU PONT-NEUF
86000 POITIERS
TEL: 49.56.85.58 - FAX: 49.61.30.99

Poste

Folie

Des lecteurs nous écrivent parfois et nous, qui sommes très contents de les lire, nous leur offrons cette page de Poste folle...

La fleur ou la feuille?

Je n'étais déjà plus très chaud face aux Olympiques. On s'éloigne de l'authentique esprit de participation, on s'étale dans le commercial et les milliards de dollars de Coca-cola.

Quant au narcissisme américain, il a la subtilité d'un séquoia! Pas moyen d'avoir l'œil sur l'écran sans se faire inoculer trois ou quatre *Atlanta*. À ce rythme, pourquoi ne pas exiger d'écrire les mots «souliers» sur toutes les chaussures ou «oreilles» sur celles de tout un chacun?

Ce qui m'a fait complètement débarquer, c'est de constater l'occultation — l'évacuation — de la québécoisité des Jeux à la Société Radio Canada. «Les Canadiens», «Le Canada»... nous répète-t-on à satiété. Les Québécois ont disparu et sont maintenant des Canadiens, à la rigueur des Montréalais — euphémisme pour bannir en douce leur véritable appartenance, auquel même Raymond St-Pierre au *Point* n'a pas échappé. C'est à se demander si Jean Chrétien n'est pas le télésouffleur en chef de l'équipe de télédiffusion. À moins que ce ne soit le président, ce cher Betty. Et comment «nos» athlètes pourraient-ils aller chercher des médailles avec une énorme feuille d'érable sur le dos?

J'ai rapidement fermé mon téléviseur. ☺

Jean-Luc Gouin
Lac Beauport (Québec)

Greenpeace

Greenpeace répond à l'article *Où va Greenpeace?*, de Alex Guindon, paru dans TEMPS FOU-Hors d'Ordre, n°10, en avril 96. Disons qu'il s'agit d'une réponse en forme d'auto-promotion tout à fait explicite et qui n'engage bien sûr que ses auteurs.

Semble-t-il que Greenpeace est l'organisation environnementale la plus connue au Québec voire même à travers la planète. En fait, Greenpeace laisse rarement les gens indifférents (...) Certains vénèrent Greenpeace, d'autres la détestent viscéralement. Cela dépend peut-être de l'importance que chacun

accorde à la qualité de l'environnement!

Pour beaucoup, Greenpeace demeure une grosse machine, un jouet que se sont donnés des puristes intraitables. Mais quand on regarde derrière les bannières et les bateaux, on retrouve plus de mille permanents dans une trentaine de pays sur tous les continents.

Ce sont des chercheurs, des communicateurs, des animateurs, des scientifiques, et surtout, ce sont des personnes qui ne mesurent pas leurs heures. Greenpeace compte aussi sur des milliers de bénévoles, des stagiaires et des supporters de tous les milieux de la société.

Il faut savoir que derrière chaque action il y a des mois, voire des années de travail, de recherche. Jamais Greenpeace ne s'attaque à

plusieurs ministères et organismes. (...)

En bref, Greenpeace assume pleinement son rôle de chien de garde et de promoteur de solutions environnementales. Son indépendance économique qui lui assure toute sa latitude critique, lui permet du même coup de garder ses distances face à ses critiques.

Avec 25 ans d'existence, l'organisme n'a plus à démontrer sa pertinence, il lui faut cependant continuer le virage entrepris il y a 5 ans, vers une approche plus axée que jamais sur la mise en place de solutions. Après avoir lutté pour protéger l'environnement, il nous faut maintenant lutter pour sauver l'économie en la rendant plus responsable, plus propre, bref, plus rentable sur tous les plans. ☺



Un commentaire sur TEMPS FOU

Avoir TEMPS FOU devant les yeux déclenche chez moi, inévitablement, une irrésistible envie de le lécher. Une mise en page ultra-soignée, des photos et des illustrations d'un goût — parfois d'un mauvais goût, c'est encore plus raffiné — recherché, tout est là pour séduire le lecteur distrait, parfois fatigué, toujours paresseux, que je suis. Tourner rapidement les pages de votre revue me conduit souvent au bord d'un vertige proche de l'hallucination. Je devine une logique imparable dans le choix et l'enchaînement de vos articles, mais je ne m'y perds totalement. Je virevolte avec vous d'un article à l'autre, du politique à la littérature en passant par les émois complaisants des décrypteurs de ma vie de petit besogneux. Ceci n'est pas nécessairement une critique de la part du lecteur totalement désorganisé que je suis. Lire certains de vos articles redonne un sens à ma vie: je peux m'énerver contre les discours de ces intellos qui ne font souvent que brasser des mots tout en prétendant savoir comment refaire le monde.

Avoir TEMPS FOU à portée de main me rassure: vous osez encore poser des questions sans perdre tout à fait le sens de la dérision. ☺

Martin Jouval
Montréal (Québec)

Le torrent et le marécage

PAR NICOLAS CALVÉ

Solidarité! Tel fut le mot d'ordre de l'été 1996 après le «déluge» du 20 juillet. Cette catastrophe «naturelle» et ses suites font tout un contraste avec les eaux stagnantes de l'autre catastrophe, sociale celle-là, dans lesquelles nous baignons quotidiennement et où la solidarité a le caquet plutôt bas. Mais tout cela montre aussi qu'en cette ère du chacun pour soi, une volonté collective peut encore s'exprimer et faire bouger les choses.

On ne compte plus les offres d'aide directe aux sinistrés. On a fait des collectes dans les lieux publics, dans les bureaux, enregistré une chanson, organisé un spectacle, ouvert des babillards sur Internet pour que la solidarité s'exprime. L'État a doublé la somme normalement octroyée aux régions sinistrées et mis sur pied un «Bureau de reconstruction et de relance de la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean» afin d'éviter la lenteur de sa propre bureaucratie... Comme quoi l'urgence favorise la lucidité.

Il faut dire que la catastrophe fut spectaculaire et que les victimes ont été touchées sans distinction de statut social. De telles circonstances expliquent en partie le succès de la campagne de solidarité: pour être solidaire, il faut se reconnaître dans l'autre, reconnaître l'autre comme un semblable. Et c'est de plus en plus rare dans la mosaïque de ghettos qui nous tient lieu de société. Alors, quand l'adepte d'une secte Nouvel Âge, le fétichiste et le champion de pêche se retrouvent dans la même chaloupe, quand le patron, la chômeuse, l'artiste, l'avocate et l'ouvrier sont également touchés, quand «ma sœur, mon frère, mon ami», comme le dit la chanson pour le Saguenay, voient leurs biens engloutis, tout le monde se reconnaît *monde* et l'entraide peut se mettre en action.

Par ailleurs, la limpidité (un peu boueuse j'en conviens) de l'«adversaire» fut sans doute un autre facteur du succès de la campagne de solidarité: quand elle se déchaîne, la nature constitue un ennemi sur lequel on ne se perd pas en conflits d'interprétation. Il faut agir, et vite.

Péladeau pouvait ainsi donner un million au fonds spécial de la Croix rouge en y allant de son petit laïus sur les vertus de l'entraide; Molson-O'Keefe, la banque Laurentienne et les pâtisseries Saint-Hubert, pour ne nommer que celles-là, pouvaient se montrer généreuses lors du spectacle; Bouchard avait l'occasion de chanter les louanges de la générosité alors que

tous les jours, il entonne le cantique de la lutte au déficit et des «sacrifices». Quant à Bernard Landry, il se frottait les mains au lendemain du déluge: voilà une catastrophe qui, par l'activité qu'elle va générer, aura un impact positif sur l'économie du Québec! (Quelques semaines plus tard, il affirmait pourtant que les pertes d'emplois que le Québec a connues

Politiciens et gens d'affaires, si fiers de se muer en hérauts de la solidarité pendant l'après-déluge, claironnent habituellement qu'il est «naturel» et «efficace» que les rapports sociaux soient fondés sur la compétition, que la lutte de tous contre tous est le seul moteur de l'évolution tant naturelle que sociale. Cette mentalité sert à légitimer une logique marchande.

On justifie ainsi l'exclusion: «S'ils sont pauvres, c'est qu'ils l'ont bien voulu!» La reconstruction des régions sinistrées va dans le sens d'une reproduction de cette logique: pourquoi donne-t-on 100 000\$ à celui qui possédait une maison de 120 000\$ alors qu'on ne donne que 15 000\$ au locataire qui n'avait rien d'autre que ses meubles? Après tout, la nature a remis les compteurs à zéro au Saguenay; pourquoi ne pas avoir fait de même avec les dons pour la reconstruction?

«Passe-moi 'a puck pis j'vas en compter des buts», chantait Dédé Fortin, se mettant dans la peau d'un itinérant, au méga-spectacle bénévole. Pour que puisse naître une solidarité *politique*, entre ceux qui se font frotter par le système, il faudrait reconnaître la divergence des intérêts en jeu; un tel mouvement aurait pour corollaire de sérieux conflits sociaux qui devraient être assumés par leurs acteurs. Molson et Landry ne trouveraient sans doute pas ça drôle... Seul un rapport de forces en défaveur des tenants de l'ordre établi pourra faire bouger les choses.

Reste à savoir vers où nous voulons aller et puis qui est ce *nous*? Non seulement sommes-nous à la merci des patrons, des financiers et de leurs politiques néolibérales, mais notre société à ghettos multiples est traversée par un individualisme auquel nous participons tous.

Il est devenu difficile de se reconnaître comme semblables; il le sera encore plus de s'entendre sur un projet et de se mobiliser pour le mettre en branle.

«Quand il y a une catastrophe, on découvre nos voisins», commentait, ému, l'animateur du spectacle de solidarité Michel Barrette. Mais quand le fait de s'isoler de ses voisins fait partie de la catastrophe, que fait-on?

On est loin d'être sortis du marécage, mais ce qui s'est passé cet été met au moins la possibilité d'un pouvoir collectif à portée d'imaginaire... ☞



cet été étaient dûes au mauvais temps...)

En août, l'émotion était à son comble dans les médias lorsque des sauveteurs finirent par retrouver, enseveli, le coffre-fort de la Caisse populaire de La Baie. Quelques semaines plus tôt, pendant que se mettait en branle le grand mouvement estival, les banques alimentaires de la région de Montréal annonçaient qu'elles étaient presque vides: trop de «clients» se bouscullaient à leurs portes! Plus tard, les chiffres ont révélé une hausse de 50% en un an! Pas besoin de déluge pour vivre une catastrophe. Pauvreté, isolement et désespoir sont le lot d'une proportion croissante de la population.

Et la cause de cette catastrophe peu spectaculaire, mais massive, est loin d'être météorologique. La nature est aveugle, le capital ne l'est pas.

Retour sur l'émeute de Québec

Quand la casse va...

PAR PIERRE MOUTERDE

PHOTOGRAPHIE JEAN-FRANÇOIS LANDRY

Québec, le 26 juin, au Palais de justice de Québec: dans la petite salle d'audience bourrée à craquer, tout le monde retient son souffle. Et Stéphane Gagy (19 ans), Chany Pilote (19 ans), Stéphane Roy (26 ans), les inculpés de l'heure, se sont soudainement tendus. Tous trois n'appartiennent pourtant pas au lot des 67 détenus, pris — la main dans le sac — dans la nuit du 23 juin, en flagrant délit de «participation à une émeute». Eux, ils ont été arrêtés 2 jours plus tard, le 25 juin à 9 heures du soir à leur domicile, sur la rue de la Reine, parce que la police les soupçonnait d'être liés — par le biais du journal anarchiste *Démanarchie* — au déclenchement de l'émeute. Le tout lors d'une perquisition spectaculaire: rue bouclée, girophares éclaboussant la nuit, filée d'autos banalisées et de voitures-patrouilles, groupes spéciaux de policiers. Devant une flopée de badauds ébahis, un vrai branle-bas de combat... qui ne donna pourtant pas d'autre résultat que la saisie de six plants de pot, quatre plants de tomates, trois ou quatre lampes hallogènes de fabrication artisanale et quelques dizaines d'exemplaires du journal *Démanarchie*.

Injustice ordinaire?

Aussi, cet après-midi, tous les trois ne sont-ils inculpés que de culture de chanvre indien et ils attendent une réponse à leur demande de remise en liberté provisoire. C'est maintenant au juge de trancher et d'expliquer les considérants de sa décision. Les remettra-t-il en liberté, exigera-t-il un cautionnement, l'assortira-t-il de conditions? Dans un silence de mort, chacun écoute et retient son souffle. Comme si cette fois-ci c'en était trop, comme si les longues et sulfureuses arguties du procureur de la couronne sur le «mode de vie criminalisée» des accusés n'avaient été qu'une palote entrée en matière. Comme si, dans la lancée, les contre-arguments des avocats de la défense avaient perdu tout leur poids, emportés par un véritable vent de déraison et de délire. A ne pas y croire! «L'accusation, résume le juge, c'est de cultiver du chanvre indien, c'est de préparer des substances qui vont être distribuées par les jeunes, les moins jeunes. Ce qu'on fait, c'est qu'on prépare la population à dormir, à s'endormir. De façon à pouvoir mieux la contrôler ensuite (sic!). Dans le fin fond des choses, c'est bien ça. J'entendais hier une cause dans une affaire d'importation de stupéfiants. Quelque chose de 500 000, un million de dollars (...) Ces gens qui sont actifs ont la tâche de corrompre le public. Et tout ce qui concerne les stupéfiants, c'est de corrompre le public. Je n'ai pas à décider d'une possibilité d'acquiescement, j'ai à considérer des faits, constatés par les policiers... à savoir qu'il y avait dix plants de chanvre indien en culture



Québec la paisible, mecque du tour
coquette ville de fonctionnaires, voilà q
s'enflammer, se déchaîner. Prendre goût

(...) En même temps on a découvert un journal qui est carrément rédigé pour inciter à la haine contre les policiers et les pouvoirs publics, et ça (le pot, probablement... NDLR.) ça passe au second plan par rapport à ce journal dont les trois participent à la distribution (...) S'il y a un cas où la sécurité du public est menacée, c'est bien celui-là. C'est nous autres mêmes, les pauvres comme les riches, les capitalistes comme les autres (...) Nous sommes tous menacés. Il y a eu une attaque contre le Parlement même. Ces gens-là sont sans emploi et font une demande de bien-être social.

Est-ce qu'on va payer pour faire vivre des gens qui veulent tout démolir? (...) Je pense que ma première préoccupation, c'est de protéger le public. Et nous avons droit d'avoir peur (...) je m'en voudrais de laisser en liberté des philosophes de l'anarchie.¹»

Un véritable chef-d'œuvre en la matière! Un morceau d'anthologie, à s'imaginer dans un théâtre de boulevard! Amalgames hâtifs, argumentation bancal, préjugés en cascade, mauvaise foi manifeste jusqu'à la remise en cause — en filigrane — du droit à la liberté d'opinion... tout pour avoir envie de dénoncer

cette « injustice ordinaire ». Quelle mouche avait donc piqué le digne magistrat pour qu'il perde ainsi les pédales ?

Car c'était là le drôle (ou le tragique !) de l'affaire, les trois jeunes qu'on obligeait à rester en prison n'avaient pas participé à l'émeute de la Saint-Jean. Au cours de l'audience, l'avocat de la défense avait pu sans peine démontrer qu'ils n'étaient pas à Québec ce jour-là, mais à Magog, en train de « fêter » avec des dizaines d'autres amis.

Plus encore, deux de ces trois jeunes appartenaient à une organisation anarchiste pacifiste « De la bouffe, pas des bombes » qui se donnait pour objectif de distribuer de la

montrer passablement clémente ?

Le soir de leur arrestation, sur la rue de la Reine, un jeune badaud, visiblement de leur côté, impuissant et plein de rage, avait crié « Ostie, vous cherchez des boucs émissaires », accompagnant sa tirade d'une belle bordée de jurons à l'adresse d'un des policiers. Pour faire bonne mesure, on l'avait embarqué avec les autres. Mais n'avait-il pas quelque part raison et n'était-ce pas pour conjurer l' inexplicable qu'on était en train de tenir cette parodie de justice ?

Stupeur et désarroi

C'est que l'émeute de la nuit du 23 juin 1996 à Québec avait pris l'ensemble des notables et des pouvoirs publics par surprise. Québec la paisible, mecque du tourisme et de la civilité, coquette ville de fonctionnaires, pratiquement « mono-ethnique » et sans histoire, voilà qu'elle pouvait à son tour s'enflammer, se déchaîner. Prendre goût aux « fêtes sauvages ». Et sans crier gare ! En s'attaquant non seulement aux boutiques et aux banques symbolisant réussite et richesse, mais encore au Parlement lui-même — l'hôtel de la démocratie — et qui plus est le soir de la Saint-Jean, de la fête nationale des Québécois. À n'y plus rien comprendre !

Sans doute y avait-il eu un mois auparavant (le 4 mai dernier) un sérieux avertissement, un premier coup de semonce (voir TEMPS FOU numéro 14, juin 1996). Déjà, place d'Youville, de jeunes punks avaient eu maille à partir avec la police et lui avaient résisté pendant plusieurs heures. Mais les autorités policières avaient annoncé en grandes pompes s'être préparées à de telles récidives, et, « pensée technique » oblige, on avait imaginé qu'un camion lance-eau, artisanalement requinqué, pourrait résoudre le problème des attroupements de jeunes indésirables !

En fait la rumeur « On s'en va foirer à Québec » avait couru depuis des jours. Imprécise, mais tenace, colportée de plus en plus largement. Alimentée d'abord par le désir — dans le sillage de l'émeute du 4 mai — de prendre revanche sur la police. Mais maintenant infiniment amplifiée, écho repris de bouche en bouche !

Dans la nuit : l'attente, la tension, l'excitation, la foule et la fête à fleur de peau. Et vers minuit — au sortir du spectacle qui sur les Plaines avait drainé des milliers de personnes — plusieurs bandes de fêtards éméchés se regroupent et se rendent place d'Youville, lieu haute-

ment symbolique. Là, il ne faudra qu'une étincelle — une escarmouche avec un policier — pour que les plus déterminés s'attaquent, au milieu des gaz lacrimogènes, aux vitrines d'alentour, puis aux boutiques de la rue St-Jean, plus tard au Parlement. Pillant, brisant tout sur leur passage, laissant aux abois une police vite débordée.

Aussi quand au petit matin du 24, nourris par les tambours des télévisions et radios, les différents responsables politiques québécois réalisèrent l'ampleur du drame, ce fut pour la plupart la stupeur et l'incompréhension : com-

ment était-il possible que plus de 2 000 jeunes émeutiers, excités, aveuglés par la rage, partent à l'assaut des vitrines de la rue St-Jean et des murs du Parlement ? Avec à la clef plus d'un demi-million de dollars de dégâts. Et sans que les 240 policiers de la Sûreté municipale ne puissent s'y opposer ? En pleine démocratie, pourquoi une telle émeute ? Chez beaucoup, un vent d'effroi et d'incrédulité !

Des agitateurs professionnels

Pas longtemps ! Le temps que fusent les premières explications. Pour rassurer, expliquer l'inexplicable, pallier au non-sens. Avec d'un côté et sur le mode mineur, les écrits et éditoriaux d'une cohorte de psychologues, sociologues et commentateurs pour qui cette émeute était de toute évidence... fort compréhensible. Et qui de mettre l'accent sur le chômage, qui sur la pauvreté, qui sur l'exclusion sociale. Rassurantes ces explications ! Mais n'étaient-elles pas un peu rapides ou sans nuances ? Et de l'autre, sur le mode majeur et relayé par les médias plus sensationnalistes, le discours des pouvoirs en place, centré autour de l'existence d'un complot : « Un geste prémédité » titrait dès le 26 juin *Le Soleil* pendant que son confrère *Le Journal de Québec* faisait la une avec « Saccage planifié, des extrémistes pointés du doigt », avant de se reprendre le jour suivant d'une autre belle formule : « ni de gauche, ni de droite, on recherche des agitateurs professionnels ».

Pas besoin d'ailleurs de preuves rigoureuses en la matière. Et peu importe que le chef de

À Montréal : Une police plutôt sélective

Par un vendredi d'été, vers minuit, je rentre chez moi tranquillement, à pied. Sur le boulevard de Maisonneuve, entre les rues Saint-Hubert et Saint-André, cris et échouffourées attirent mon attention. Un gars saoul fesse dans la vitrine du Peel Pub, un autre vomit de l'autre côté du boulevard, près du bar O'Tooles; trois engueulades sont en cours. La majorité des participants à cet attroupement d'étudiants, propres sur eux, séparés en deux groupes par l'asphalte et les voitures, s'amuse ferme, quoique bruyamment : hommes à casquette et femmes élégantes prennent l'air, fument un joint ou font le pied de grue en attendant que des places se libèrent dans leur bar favori. Je plains les voisins en me félicitant d'habiter huit coins de rue plus loin, d'autant plus que la situation se répète régulièrement.

Quelques minutes plus tôt, j'avais traversé le square Berri. De petits groupes de jeunes aux allures punk y discutaient paisiblement; deux ou trois d'entre eux quémandaient l'obole au passant, tandis que des amoureux se bécotaient dans un coin. Comme je m'éloignais de la place publique, une demi-douzaine d'autos de police firent leur entrée en bon ordre. Quelques secondes plus tard, une voix de mégaphone vociférait : « Le parc est fermé; vous devez quitter les lieux ! » Les policiers étaient là pour vider la place et distribuer des contraventions aux récalcitrants. La pointe de l'iceberg d'un harcèlement policier qui durait depuis déjà plusieurs semaines.

Rentrant chez moi, je me surprends à penser que les policiers choisissent leur cible : j'imagine qu'ils ne sont pas trop chauds à l'idée d'ennuyer leurs futurs patrons.

N.C



isme et de la civilité,
qu'elle pouvait à son tour
t aux « fêtes sauvages ».

nourriture végétarienne aux plus démunis... et qui n'avait que le malheur de partager à Québec un casier postal avec le fameux journal *Démanarchie*. C'était ce qui avait conduit la police chez eux. Et comme ce soir-là elle n'y avait rien trouvé de bien probant... sinon ces quelques plants de pot (au demeurant bien rabougris!), la justice s'était rabattue sur cette accusation de culture de stupéfiants. Était-ce suffisant pour exiger leur maintien en prison, et plus tard une peine de détention de deux à trois mois, d'autant que dans des cas semblables la cour québécoise avait pris l'habitude de se

police de Québec, Normand Bergeron, ignore si ces agitateurs étaient de gauche ou de droite et qu'il ait eu besoin d'informations généralement fournies par la LAM de Peter Vorias³, pour esquisser leur portrait et échafauder de toutes pièces une explication à peu près crédible! Et quelle explication!

Quelques tracts distribués auparavant, et surtout le dernier numéro d'un petit journal anarchiste *Démanarchie* (inconnu du grand public) qui, de quelques formules sensationnalistes, appuyait «inconditionnellement les émeutes de la place d'Youville et de Montréal» et faisait l'éloge de la casse («Quand la casse va, tout va!»),...étaient les seuls indices. Le reste, il fallait l'imaginer: «C'était pensé», expliquait très sérieusement Gilles Drolet, directeur des enquêtes criminelles de la police de Québec, «ce sont des spécialistes qui connaissent les procédures et qui pouvaient prévoir l'intervention des policiers.» Bien léger pour expliquer un tel dévouement collectif, une telle hystérie, une émeute de cette ampleur. Suffisant en tout cas pour arrêter et punir de présumés coupables sur la rue de la Reine ainsi que pour justifier quelques-unes des menées répressives qui s'ensuivirent: saisie, sur ordonnance de la cour, de 52 cassettes (télé, vidéos) détenues par SRC, RDI, TQS et TVA⁴; renforcement de l'interdiction faite aux jeunes de se retrouver en groupe place d'Youville et d'y vendre quelque littérature que ce soit (réactivation d'un vieux règlement municipal); prise en charge par la SQ de l'ensemble des activités policières autour de l'Assemblée nationale et dans le vieux Québec.

Une crise du politique

Mais, au-delà, comment comprendre cette fuite en avant dans la répression, ce délire de quelques responsables de la police et de la justice, et même ces explications par trop faciles serinées par tous ces commentateurs de bonne volonté? N'est-ce pas parce qu'avec l'émeute, nous nous heurtons à un nouveau phénomène socio-politique, difficile à déchiffrer? Symptôme de ces sociétés à «pensée unique» dans lesquelles nous sommes entrés depuis la chute du mur de Berlin et la montée en force du néolibéralisme? Un phénomène déroutant, contradictoire, inquiétant, apparemment incompréhensible dans un pays qui se veut — comme le nôtre — démocratique. Un phénomène qui interroge pourtant les fondements de nos pratiques politiques. Celles bien sûr des tenants du pouvoir, mais aussi de ceux qui à gauche aspirent à d'authentiques alternatives. Car n'exprime-t-il pas d'abord et avant tout — sur un mode il est vrai non politique — une dramatique crise de la représentation politique?

Et si, comme le rappelle Alain Brossat (voir encadré), les émeutes contemporaines, plutôt que de nous évoquer l'envers détesté de la démocratie, étaient le signe d'un véritable «déficit démocratique» dont nous souffririons cruellement. Quelque chose que notables et élites politico-médiatiques ne veulent pas voir, ne peuvent pas voir. Leur point aveugle. Justement parce que ces émeutes de l'ère démocratique, ces nouvelles «fêtes sauvages de la démocratie», remettent en cause le consensus sur lequel ils ont établi leur pouvoir et leurs privilèges. Et révèlent — sur un mode fondamentalement non politique — un manque, une crise de la représentation politique, en somme l'exclusion de la Cité d'une partie non négligeable de ses membres. Symptomatique

Vers une police politique

La police du poste 33 fait de la politique? Dans son édition du 25 juillet dernier, *Vox*, le journal de quartier du Centre-Sud de Montréal publiait une enquête dont les résultats sont pour le moins surprenants. Au printemps dernier, dans la foulée des événements qui ont conduit la Ville de Montréal à changer le statut de la place Berri en parc Émilie-Gamelin afin que la police puisse éconduire les jeunes qui s'y tiennent la nuit, une pétition avait circulé. Cette pétition, que les commerçants et employés de bureau du secteur étaient invités à signer, réclamait des autorités le «nettoyage» de la place publique. L'auteur de l'article, Pierre André, se demandait qui pouvait bien être à l'origine de cette pétition. Une employée et la directrice de l'administration de la Place Dupuis, une représentante de l'Association des marchands du même endroit ainsi que le responsable de la sécurité lui ont tous répondu, sans se consulter, que cette pétition avait été lancée par le poste 33 de la police de la GUM! En bref, c'est la police elle-même qui aurait réclamé un plus grand déploiement de ses effectifs afin de réprimer les punks!

Interrogé à ce propos, le commandant adjoint du poste affirmait n'avoir jamais entendu parler d'une telle pétition. Il s'agirait de l'initiative personnelle d'un agent.

N. C.

que l'on puisse interdire désormais aux jeunes (punk ou autres!) de s'agglutiner sur les grandes agoras des centres-villes, réduites désormais à leur seule fonction commerciale et touristique. Adieu la place, lieu bigarré de rencontres, d'échanges et de débats, de *meetings*, expression de la souveraineté populaire vivante et en

Les fêtes sauvages de la démocratie

Vient de paraître chez Austral, *Les fêtes sauvages de la démocratie*, qu'on lira avec intérêt pour regarder aujourd'hui l'émeute, la casse, ou l'attitude de certains jeunes plus comme un déficit du politique que comme une perversion du social.

Quelques citations:

L'Émeute, (...) est ce retour inexorable au point zéro de la démocratie, lorsque la souveraineté politique de l'individu ne peut se reconquérir et s'affirmer contre le «tout police» — qui arase la citoyenneté, systématise l'hétéronomie et ne connaît que des «gens», de «l'opinion» et du «public» — qu'en brisant le cours du temps. (p. 80)

L'Émeute n'est pas, dans le «chaos» qu'elle instaure, l'antagonique de la démocratie et de sa constitution pacifique. Elle est le déficit démocratique irrégulièrement et «sauvagement» exposé. Plus la démocratie tend à se réduire à sa présence comme établissement, système d'institutions gestionnaires, plus elle perd son caractère, visible et praticable par tous, de constitution (*politéia*) rationnelle, équitable, humanitaire, «civilisée», et plus l'émeute est inexorablement requise dans son imprévisible fonction de rappel. Elle n'est pas, dans cette fonction, une «ratée» de la soft machine gestionnaire et néanmoins démocratique, mais un moment de vérité, un moment d'intensification véridictionnelle. (p. 81)

L'Émeute n'est dévastatrice que dans la mesure où le discours (réprobateur, protestataire, revendicatif) est devenu inaudible et où seule l'irruption violente de la fureur du citoyen empêché peut remobiliser l'origine et reformer l'intelligibilité du «message» de l'aube (la «bonne nouvelle» inscrite au fronton des constitutions démocratiques). (p. 80)

L'émeute, pour autant, montre mais ne démontre rien, elle n'est pas une solution. (...) Elle ne vaut que dans sa puissance de dévoilement et ne saurait à ce titre être réclamée ou exaltée comme moyen d'une politique (...). L'émeute se constate (c'est un travail philosophique), elle advient — elle ne se préconise pas, sa propriété dernière étant d'échapper à toute prise, aussi bien celle des «gendétats» que celle d'éventuels stratèges du désordre. (p. 81-82-83)

mouvement! N'est-ce pas parce que — au-delà de sa savante mise en scène — jamais la démocratie, bercée par la grande messe libérale des années 90, n'a été aussi peu démocratique, n'a aussi peu permis l'expression de la parole minoritaire, contestataire? N'est-ce pas parce qu'elle a acculé l'autre, l'adversaire, l'opposant à être sur la marge, à ne plus exister comme tel, comme sujet politique, comme partenaire capable de se faire entendre et reconnaître, d'avoir lui aussi sa part de souveraineté. Celle qui le transforme enfin de «sujet du Prince» en «sujet de sa propre destinée»? Broyant du même coup sa parole dans la fureur sauvage de l'émeute.

Et ne proposant pour remèdes à ces maux et fuites en avant que l'éternelle répression ou le mépris systématique? Et le curieux ou le grotesque, c'est que plus les pouvoirs publics continueront à s'engager dans cette voie, privilégiant systématiquement la répression, plus ils auront des chances d'alimenter ce qu'ils prétendent combattre. Affaiblissant d'autant la démocratie. Car au-delà de l'émeute et des frayeurs qu'elle soulève, n'est-ce pas son statut même qui est en jeu? Exercice politique formel, monopolisé par une poignée de notables et de nantis, machine à exclure et à produire en ses marges désespoirs, «casses et fureurs»?

Ou authentique pratique collective de souveraineté partagée, mais dont on est aujourd'hui visiblement... si loin? N'est-ce pas le dilemme qui nous est à tous renvoyé? ☞

NOTES

¹ Minutes de la demande de remise en liberté et cautionnement, extraits des déclarations du juge Denis Lancôt à cette occasion. Le 6 juillet, l'ensemble de «cette vision du monde» sera globalement confirmé par le juge Gilles La Haye qui finalement les condamnera à des peines d'emprisonnement (de deux à trois mois) ainsi qu'à une ordonnance de probation de deux ans et une interdiction pendant un an de se trouver dans les périmètres du vieux Québec et de l'Assemblée nationale.

² Le 6 juillet, le jour même du procès des trois jeunes en question, la cour avait condamné un individu — pas détenu — en possession de PCP et LSD à 500\$ d'amende et 50\$ de suramende pour le premier chef d'accusation (ou trois mois de prison) et à 1 000\$ et 100\$ pour le second chef (ou six mois de prison).

³ Autre symptôme de l'originalité de cette affaire: il a fallu que ce soit un organisme considéré comme progressiste (la LAM, Ligue anti-fasciste mondiale) qui vienne en aide aux policiers pour les aider à éclairer (fort mal au demeurant) leur lanterne!

⁴ En dépit des protestations de la Fédération professionnelle des journalistes de Québec réprochant cette utilisation de matériel journalistique «qui risque de créer une confusion dans l'esprit du public sur le rôle des médias et des journalistes».

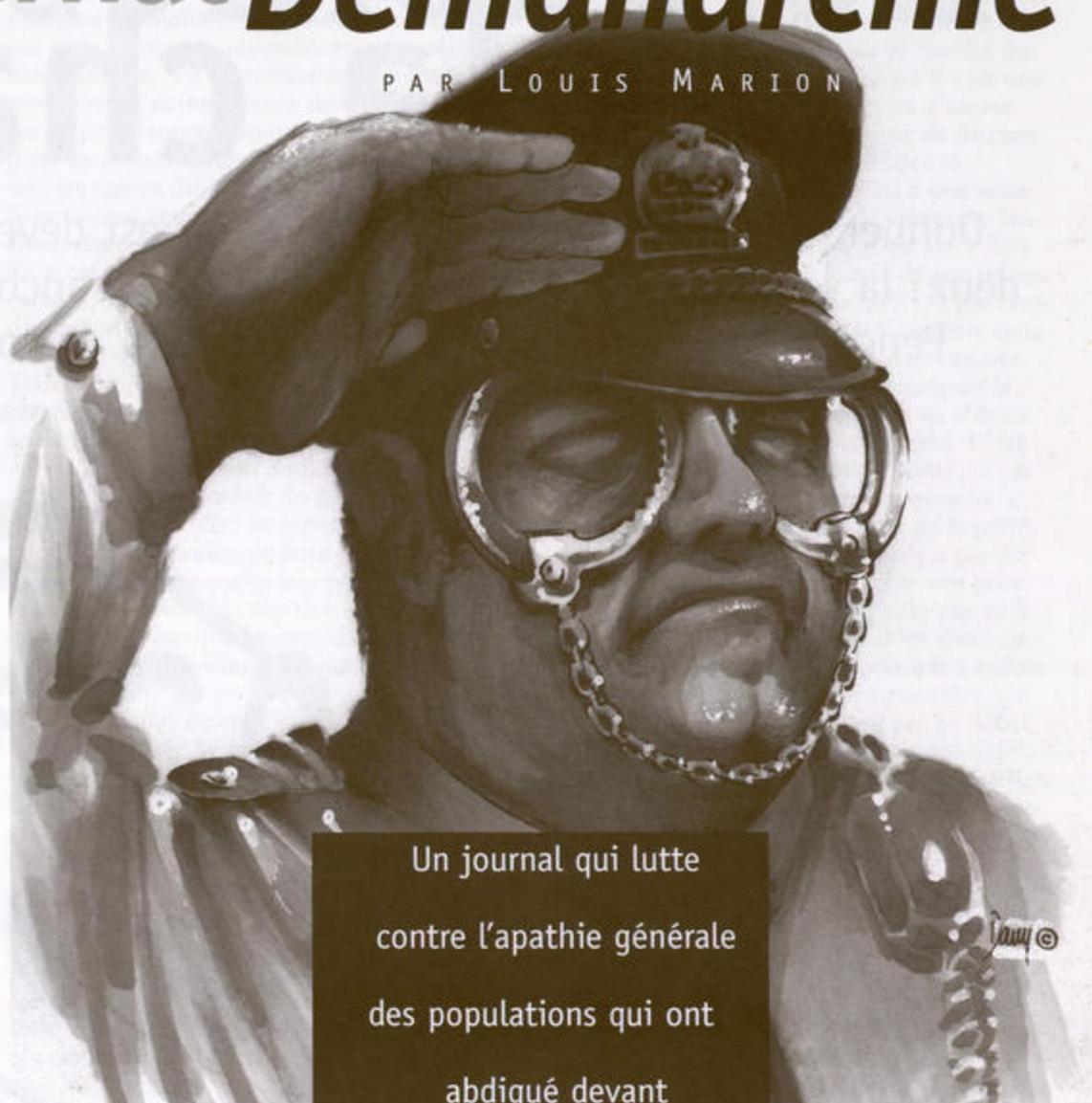
Tout ce que vous brûliez de savoir sur le journal *Démanarchie*

PAR LOUIS MARION

Nos médiatiques délateurs ont récemment porté à l'attention de la population l'existence d'un journal au nom provocateur de *Démanarchie*. Si la forme de ce pamphlet bimestriel est conventionnelle, la teneur et le ton sont radicalement différents des autres journaux. Après l'édifiante nuit d'émeutes de la Saint-Jean, la flicaille journalistique a pointé *Démanarchie* de leur sale caméra.

Qu'y a-t-il de si dangereux dans *Démanarchie*? Comme il se définit lui-même, *Démanarchie* est un « journal libertaire édité par un collectif, présent à Montréal et à Québec, regroupant une dizaine de personnes ». Il s'agit d'un journal orienté vers la gauche ou l'extrême-gauche, qui tente de souffler sur les cendres de l'anti-libéralisme québécois dans l'espoir d'en ranimer quelques braises — les flammes du brasero révolutionnaire étant encore bien loin, mais souhaitées. Loin de se limiter à la géopolitique provinciale, *Démanarchie* tente de couvrir les phénomènes de répression étatique partout autour du globe. Un tel feuillet lutte contre l'apathie générale des populations qui ont abdicé devant l'hégémonie hollywoodienne de la stupidité. La lutte directe contre les chiens de garde de la société spectaculaire y est même prônée. Le n° 4 du volume 2 se positionne clairement en faveur des émeutes comme moyen de révolte légitime vis-à-vis de la violence étatique qui se manifeste dans les disparités sociales. La page couverture du journal montre d'ailleurs une voiture de policiers livrée à l'action purificatrice des flammes de la rébellion. On retrouve, à l'intérieur de ce numéro, quelques recettes pratiques pour se défendre contre les flics pendant une émeute. Un article demande « À quoi sert donc la police? » : il cherche à établir ce qui a rendu possible la création des « forces de l'ordre » et ce que ces dernières tentent de maintenir. Selon l'auteur, qui écrit sous le pseudonyme de Phébus, la police combat le « crime contre la propriété des riches » ; les tyrans qui agissent légitimement dans la société libérale engagent des mercenaires pour défendre et protéger leurs pouvoirs et leurs richesses. Les crapauds protègent les crapules. La police défend donc les intérêts des marchands de spectacles, des affameurs et des exploiters qui mettent les politiciens-gestionnaires aux commandes de la société en gonflant leur caisse électorale. Une société dirigée par les banquiers se développe de façon univoque : tout le monde n'y est pas le bienvenu... à moins de se laisser tondre!

Un autre article analyse les mécanismes du contrôle social. D'après Gaston, signataire de l'article, le triangle commerçants-flics-médias — aussi destructeur que celui des Bermudes — est au centre d'une société hautement répressive. Prenons la ville de Québec pour exemple : les commerçants du vieux Québec demandent à la ville d'extrader tous les marginaux afin de ne pas nuire à l'affluence touristique qui augmente de façon directe la circulation des biens de consommation tout en faisant monter en flèche le solde bancaire des susdits commerçants. Ceux-ci se foutent bien de ce que les jeunes crèvent ou qu'on les stocke dans des dépotoirs.



Un journal qui lutte
contre l'apathie générale
des populations qui ont
abdicé devant
l'hégémonie de la stupidité.

Une fois les flics justifiés de procéder au ratissage et au nettoyage du Carré d'Youville, ils peuvent enfin employer toutes les méthodes brutales de répression qu'on leur a enseignées pour éliminer ce grave crime qu'on nomme *flânage*. Les médias se nourrissent ensuite du combat qui oppose les jeunes en général et les flics. Selon l'article, les médias entretiennent la débilite et les préjugés de la population qui appuie les flics et les commerçants et voudrait bien que l'on remplace le canon à eau et le poivre de Cayenne par un « Raid » surpuissant pouvant décimer tous les jeunes marginaux et tous les contestataires.

Un article signé Kradok dénonce de manière virulente les politiques racistes du gouvernement français à l'égard des immigrants clandestins et de ceux ou celles qui les aident ; les mesures officielles employées par l'État dans sa lutte contre les citoyens du monde sans frontières sont comparables à celles utilisées pour contrer le terrorisme ; ce qui revient à dire que le pouvoir identifie systématiquement le clandestin à un terroriste potentiel. Voilà de quoi faire plaisir à Le Pen et à tout son électorat fasciste.

Un dossier sur la « désassurance médicaments » dévoile les véritables intérêts qui se cachent derrière le projet de loi du Parti Québécois et indique de quelle manière les pauvres vont encore se faire croquer par l'État qui lui-même se fait baisser par les multinationales pharmaceutiques à la solde du triomphe des *pimps* capitalistes. Un compte-rendu

des émeutes qui eurent lieu aux polyvalentes de Warwick et

de Donnacona — où les étudiants réclamaient des cours d'art au lieu des cours de méthodologie et eurent gain de cause grâce à leur coup d'éclat —, sert à démontrer la thèse du journal que seul un solide rapport de force peut modifier le cours des choses.

En tenant compte de tous ces articles ainsi que des autres qui n'ont pas été mentionnés, on imagine fort bien la stupéfaction des policiers quand ils ont dû lire ce journal après sa saisie. Le beau de l'affaire, c'est que les émeutes de la Saint-Jean ne sont probablement qu'un signe avant-coureur. Le véritable grabuge est encore à venir. Les autorités qui protègent le capital ou le Capitole — ce qui revient au même en notre fin de siècle — vont en chier un coup avant de parvenir à dresser toutes les stratégies répressives requises pour mater la colère qui gronde et qui monte et qui va bientôt gagner l'ensemble du monde. La révolution des exclus et des condamnés — la seule révolution peut-être digne de porter ce nom dans notre histoire — semble bien enclenchée. Quel sera son avenir? Verrons-nous l'État se livrer à une hécatombe — qu'esquissent déjà les réformes touchant les programmes sociaux — dans le but de la juguler? C'est ce qu'il sera possible de constater lors de la prochaine confrontation entre la masse déprolétarisée et les policiers.

Un jour les flics auront peut-être l'ordre de tirer dans le tas... ☹

Le business de la charité

Donner, c'est un devoir sacré et recevoir est devenu un business. Entre les deux: la sollicitation du don charitable, une branche spécialisée du marketing. Pendant ce temps, l'État peut s'occuper à des œuvres plus rentables...

TEXTE DE LOUISE PARIS
RECHERCHE DE ÉRIC PINEAULT



Elles ont presque toujours une fenêtre, pour l'adresse. À gauche, le logo de l'organisation est généralement accompagné du slogan de la campagne. Dans le coin supérieur droit, la mention «bulk/en nombre» indique que la missive a été envoyée à bien du monde. On en reçoit deux ou trois par année, ou plusieurs par semaine, de ces enveloppes. Ça dépend de l'intérêt que l'on représente aux yeux des organismes charitables. C'est une nouvelle forme de harcèlement.

Le message nous est adressé personnellement, ce qui témoigne d'une certaine sélection de la part des sollicitateurs. La personne sollicitée, quant à elle, doit aussi faire un choix, déterminer à quelles causes donner, sans quoi elle finira bénéficiaire à son tour. Faire un choix, comme entre deux paires de souliers, entre

trois spectacles, ou même entre la paire de souliers, le spectacle et le don de charité. Bien sûr, il a toujours fallu donner selon ses moyens, mais l'incitation à donner davantage est de plus en plus forte, et le choix des «causes» plus vaste que jamais. Qu'est-il arrivé aux bonnes œuvres, au juste, pour qu'elles se retrouvent là, incitations à «dépenser» parmi d'autres? Le fait qu'on les présente comme alternative au financement public des services sociaux y est-il pour quelque chose?

Traditionnellement, la charité se pratique dans un cadre communautaire. Aider son *prochain* implique la proximité. Au XIX^e siècle, les libéraux ont prôné le recours à la charité comme solution aux problèmes qui se développaient avec l'extension de la logique marchande et l'industrialisation. Elle comportait à leurs yeux plusieurs avantages sur le droit

social : privée, aléatoire, temporaire et moralisante, tout le contraire d'un droit certain, permanent, et favorisant la paresse et tout un tas d'autres travers. Les devoirs moraux des plus fortunés envers la communauté pouvaient ainsi être remplis sans les effets pervers de la contrainte étatique. Mais les sociétés industrialisées ont finalement adopté des mesures obligatoires d'assistance et d'assurance. La charité a continué d'exister, portée souvent par des œuvres religieuses et plus tard par différentes organisations communautaires.

Il y a cependant une transformation des pratiques liées à la charité qui est d'un autre ordre. Avec l'avènement d'une société individualiste, où la culture et les valeurs communes s'effritent, la base communautaire de la charité n'existant plus, les organisations ne peuvent plus faire appel au devoir de solidarité à l'in-

La charité traditionnelle était déjà une forme boiteuse de solidarité.
La création du marché du don révèle qu'elle a perdu l'avantage qui lui restait,
soit la force de la communauté.

térieur de celle-ci pour susciter les dons. Quand ce qu'il y a de commun dans une société, c'est la communication, ou plutôt ses médias, il ne reste plus que la publicité pour rejoindre les donateurs potentiels. Les organisations de charité se tournent donc de plus en plus vers des campagnes de financement associant image publique et sollicitation.

La quête et le marketing

Concevoir une publicité efficace, ce n'est cependant pas à la portée de tout le monde. On assistera donc à une professionnalisation puis à une autonomisation de la fonction de sollicitation dans les organisations charitables, qui ira dans certains cas jusqu'au recours à des agences spécialisées. Cela n'est pas sans soulever certaines questions puisqu'à l'intérieur d'une même organisation, les objectifs de profit des uns peuvent entrer en conflit avec les objectifs de solidarité des autres. Pour l'instant, voyons plutôt comment ça se passe dans le merveilleux monde de la recherche de marché pour les organisations charitables.

L'approche marketing tentera de répondre à trois simples questions: quels sont les donateurs potentiels? pourquoi donneraient-ils à notre organisation? et comment les rejoindre? On aura recours à deux types d'analyse, celle du marché par segmentation et celle du positionnement stratégique de l'organisation sur ce marché. Ces deux termes techniques recouvrent des choses assez simples. L'analyse du marché par segmentation répartit la population en «segments» ayant des caractéristiques homogènes, regroupant en catégories les donateurs qui ont des pratiques de don comparables (nombre de dons, montant, types d'organisations privilégiés, techniques de sollicitation les ayant rejoint, etc.). Ces informations permettent de mieux connaître la «clientèle» potentielle de l'organisation et ainsi de mieux cibler ses efforts de promotion et de sollicitation.

On peut ensuite compléter cette première analyse par celle du positionnement stratégique par rapport à la concurrence. Qui dit marché, dit compétition et position relative de chaque organisation sur ce marché. Cette dernière révèle les avantages comparatifs de chacune et donc les facteurs de perception qui motivent les donateurs. Si l'analyse par segmentation permet de savoir qui donne à qui et comment, c'est par l'analyse de positionnement qu'on cherche à déterminer pourquoi, parce que savoir à qui s'adresser ne nous révèle pas tout de ce qu'il faut dire pour convaincre.

Le message à transmettre dépendra aussi du véhicule choisi. En fait, il faudra articuler la campagne de publicité et les efforts de sollicitation. La première tentera de produire une image de l'organisation et de modeler ainsi la perception de l'organisation chez les donateurs potentiels afin d'augmenter leur motivation à faire un don. La sollicitation fera ensuite appel à différentes techniques pour les rejoindre et recueillir ces dons. Selon les indices fournis par l'étude de segmentation, on privilégiera soit la sollicitation en entreprise, le publipostage, le télé marketing, le porte-à-porte ou l'installation de kiosques à des endroits stratégiques. Le choix dépendra des avantages de ces différentes techniques en fonction du public visé.

Bonne conscience à vendre

Ce détour dans l'univers du marketing serait incomplet sans un examen du contenu des

messages publicitaires produits pour les organisations charitables. C'est en effet celui-ci qui nous permet de répondre à une question fondamentale. S'il y a marketing, il y a stratégie commerciale et donc vente de quelque chose. Le donateur contemporain est effectivement traité en consommateur par ceux qui organisent les campagnes de sollicitation. Et qu'est-ce donc qui est vendu à ceux qui croient donner, alors même qu'il réagissent en consommateurs? Ce n'est évidemment pas un bien, mais d'une certaine manière, ça peut être considéré comme un service. En tous cas, les messages semblent s'adresser à un besoin fondamental. Tout le monde veut faire le bien, c'est bien connu, ou au moins penser qu'il le fait. Il y a seulement des différences abyssales entre les différentes conceptions du bien. C'est à ce «besoin» que la demande de don des organisations charitables offre de répondre. Le produit offert, c'est l'occasion de faire le bien.

Ce ne sont pas toutes les conceptions du bien qui trouvent une réponse sur ce marché, mais on constate que les organisations proposent dans leurs messages de soulager notre sentiment d'impuissance et de nous permettre d'être solidaires de ceux qu'un malheureux hasard a frappés. Voilà sûrement de quoi satisfaire l'idée du bien du plus grand nombre. Centraide du Grand Montréal avait pour slogan en 1995, «Le don de changer les choses». Oxfam en 1996 nous demandait: «Pourquoi donner à Oxfam? Pour changer le monde!». Évidemment, ces slogans sont accompagnés de l'illustration de situations difficiles ou même intolérables face auxquelles l'organisation se présente comme un intervenant efficace. Voilà donc le moyen de ne plus être impuissants: donner de l'argent à ceux qui savent quoi faire avec les problèmes qui nous touchent. Un bon nombre de publicités, notamment dans le domaine de la santé, font aussi appel à notre solidarité avec les victimes du hasard. On ne compte pas les messages comme: «Une personne sur dix sera un jour victime de...», «Une personne sur trois, au cours de sa vie, souffrira de...». Ici, ce qui est important, c'est le fait que les gens ne soient pas responsables de leur malheur. Ainsi on prendra soin, pour les maladies du foie, de montrer un enfant et non pas un vieil alcoolique!

Si vous faites le bien, faites-le mal

La marchandisation du don charitable entraîne un certain nombre de conséquences qui peuvent réduire singulièrement la portée de l'action des organisations. En compétition les unes avec les autres, les organisations qui vont survivre sont celles dont les efforts de sollicitation auront été les plus efficaces. Or, depuis que l'État a commencé à se retirer du financement d'un certain nombre de services, les fondations et autres organismes charitables se multiplient, chacun se rattachant à l'un ou l'autre des «problèmes sociaux». De plus, les nouvelles fondations créées sont, dans une proportion importante, liées à des organismes publics. Des CLSC, des hôpitaux, des centres de réadaptation pour les jeunes, des institutions scolaires, ont leurs fondations. Au Canada, de 1990 à 1993, le nombre d'organismes est passé de 62 000 à 71 000¹. Les sommes disponibles pour des dons n'ont cependant pas crû au même rythme et les dons par organisme sont passés pour la même période de 73 000 \$ à 69 800 \$². C'est le maintien d'un certain nom-

bre de services essentiels qui devient, dans ce processus, conditionnel au succès des organisations dans la concurrence sur le marché du don. Rien n'indique cependant qu'il y ait une relation directe entre l'importance d'un service et l'efficacité de la campagne de financement de l'organisation qui le dispense.

Politiquement, le phénomène a une autre conséquence sérieuse, celle de créer une illusion de démocratie. Plutôt que de voir l'État mettre le grappin sur une partie de son revenu afin de financer des services qu'il n'a pas choisis, le citoyen pourrait décider lui-même ceux qu'il appuiera, voter pour les bonnes causes en quelque sorte. On a souvent comparé la démocratie à un marché politique où chacun choisit en fonction de ses préférences. C'est une illusion parce que l'univers politique est justement celui où la plupart des questions, dont la solidarité, ne relèvent pas de la préférence personnelle spontanée. Il n'y a pas de «tous pour un» qui tienne là où le «un pour tous» est facultatif. Cela ne signifie pas qu'il faille étendre la solidarité à tous les domaines de la vie, qu'il n'y ait pas de priorités à établir et de limites aux interventions possibles. Ça veut simplement dire que c'est par un débat public qu'on arrive à ces choix, pas par une agrégation statistique d'opinions individuelles.

La charité traditionnelle était déjà une forme boiteuse de solidarité à cause de son caractère arbitraire et moralisateur. La création du marché du don révèle qu'elle a perdu l'avantage qui lui restait, soit la force de la communauté qui assurait la responsabilisation des mieux nantis. Il n'est donc pas surprenant de constater que les nouveaux riches, bien portants et bien pensants, soient les premiers à clamer que l'État doit se désengager et le privé reprendre ses mandats. Ils pourront choisir les services rentables et refiler les autres à la charité... privée elle aussi. Et ils ne se priveront pas pour la faire financer par d'autres. Par exemple, à Centraide, la proportion des revenus provenant de dons corporatifs a fondu de 47% à 32%, de 1982 à 1992, alors que pour la même période la contribution des employés passait de 41% à 54%³. Et dire que c'est l'employeur qui contrôle quel organisme peut ainsi solliciter ses employés!

Finalement, si le désengagement de l'État contribue à la marchandisation des pratiques de charité, cette dernière entraîne une fragmentation de l'action des organisations qui sont alors condamnées à cibler des problèmes sociaux particuliers afin de se démarquer dans la compétition publicitaire et ainsi attirer l'attention des donateurs. Exclues de l'action politique par leur statut, les voilà en plus dans l'impossibilité de concevoir des interventions sur la base d'une compréhension globale de la société. Elles ne peuvent donc être le terreau d'où surgirait une conscience assez large pour susciter un mouvement social quelconque. Voilà qui donne à penser qu'un critère de sélection intéressant pour décider à quelles sollicitations donner suite serait le fait que l'organisme n'ait pas de numéro de charité. ☺

NOTES

¹ Données provenant de Revenu Canada, division des organismes charitables.

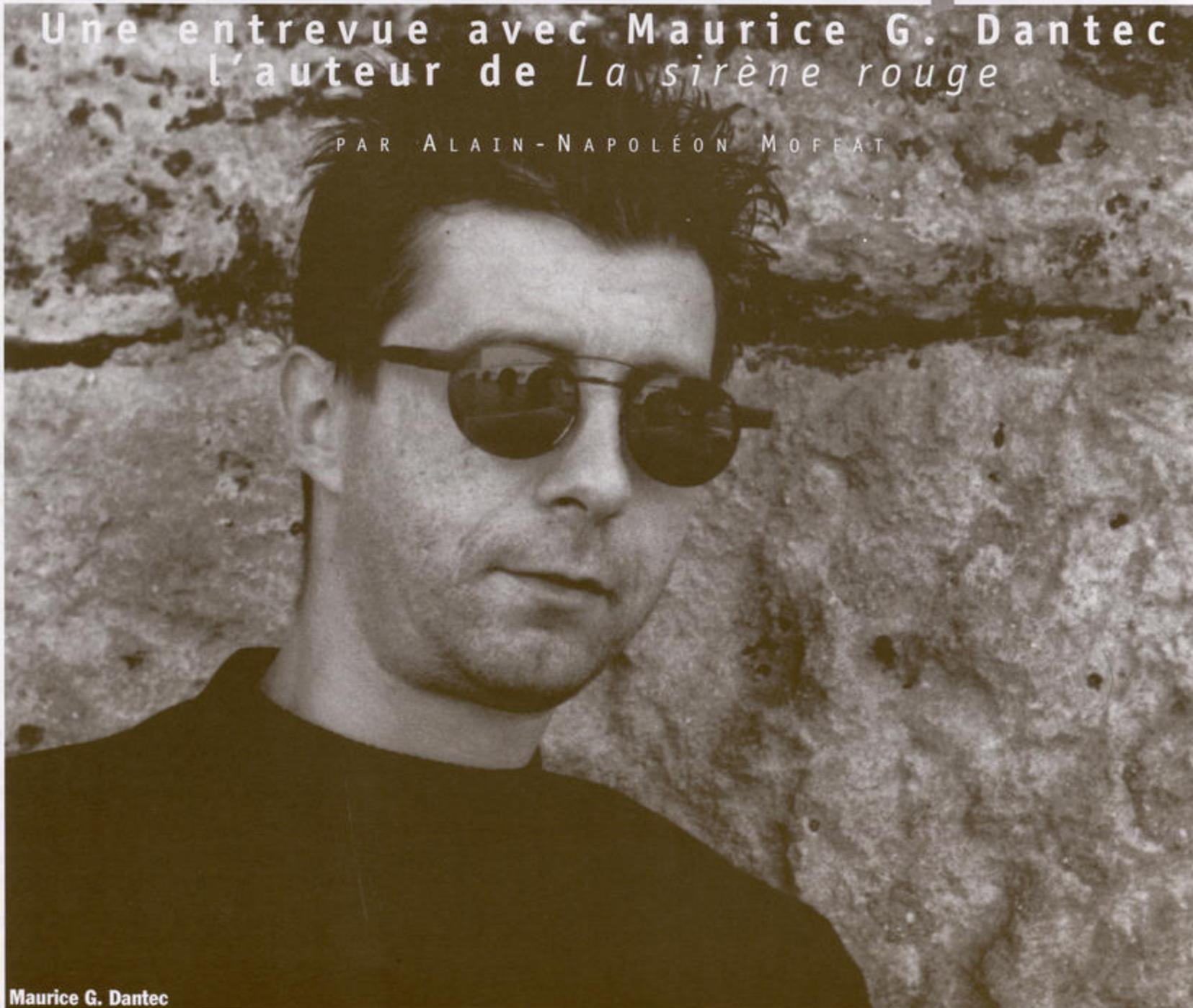
² Données fournies par Statistiques Canada.

³ Jolin, H., *Histoire de Centraide Montréal, approche chronologique*, 1993.

Dantec ou Dantesque

Une entrevue avec Maurice G. Dantec
l'auteur de *La sirène rouge*

PAR ALAIN-NAPOLÉON MOFFAT



Maurice G. Dantec

Lecteur de Bruce Chatwin et de Dostoïevsky, de livres scientifiques autant que de romans populaires, Maurice G. Dantec est d'une espèce en voie de création. Que celle-ci se teinte de noir, prenne les couleurs du mal pour dresser le portrait sans complaisance d'une époque, la nôtre, où la fiction peine à soutenir le réel, où la réalité se charge des pires horreurs, n'étonnera peut-être personne. Pourtant, l'auteur inattendu de *La sirène rouge* et de *Les racines du mal* (Série noire, Gallimard, 1993 et 1995), lui, s'étonne encore. Tel le personnage de Shakespeare pour qui l'histoire du monde est pleine de bruits et de fureur, la folie de l'humanité ne cesse de fournir à Dantec le canevas sur lequel construire des romans démesurés. En plus d'éloigner les limites du genre strictement policier, son œuvre jeune mais dense offre au féru d'anticipation les ter-

mes — chaotiques, il est vrai — du monde de demain tel qu'aujourd'hui l'énonce.

Ville évoquée dans *La sirène rouge*, Montréal est désormais pour Dantec le lieu d'une intense activité. TEMPS FOU l'a rencontré au détour d'une rue, dans le fond d'une impasse, sur la place publique et dans le cyberspace où, avec des amis, il élabore un CD ROM complémentaire à son prochain roman. S'il se présente comme un spécialiste de la digression, ce n'est pas à défaut d'ouvrir des chemins; si ses romans regorgent de pistes, c'est qu'il n'y a de sens unique ni à la conversation ni à l'humanité qui s'énonce. La technique, l'histoire, le politique et l'Europe y sont traversés d'une même constante: le mal. Le dépassant toujours d'une tête, le romancier parvient à franchir ses frontières, à le circonscrire et à l'inscrire dans une autre traversée du désert. Celle-là sera fructueuse: au bout, il y a le monde.

Dantesque ou Dantec, c'est Solon.

TEMPS FOU: Dans vos deux romans parus, on voit votre intérêt pour la technique et les préoccupations sociales et politiques qu'elle engendre.

Maurice G. Dantec: La science et la technique, c'est sûr. Les gens de ma génération sont tous des enfants d'Apollo. J'avais dix ans quand mon père m'a réveillé à trois heures du matin pour voir Armstrong débouler sur la lune. Ce qui me différencie des gens de ma génération en Amérique de Nord, c'est que je traîne avec moi un pessimisme absolument historique. L'Europe est le continent qui a inventé Auschwitz, le goulag, le génocide bosniaque et j'en passe. La technique et le mal sont des choses un peu consubstantielles. J'essaie d'avoir maintenant une forme de lucidité un peu pessimiste, mais qui n'est pas pour autant apocalyptique.

Prenons l'exemple de la mort du travail. Quand on disait *no future*, c'était parce qu'instinctivement on savait que le développement économique n'était pas là pour créer du travail. Il y a en ce moment une mutation totale de la société: logiquement on devrait aller vers une société du non travail, mais les barrières morales de l'ordre ancien résistent encore. Pour moi, la technique est avant tout une sorte d'instrument de dissolution de l'ordre social. Les révolutions techniques ont toujours détruit l'ordre social antérieur.

T.F.: Il me semble que la mémoire d'Auschwitz a porté sur la génération de l'immédiat après-guerre mais qu'elle tend aujourd'hui à s'effacer.

M. G. D.: Ce que je voulais montrer dans *Les racines du mal*, c'est que le problème de la vérité, malheureusement, on ne peut y accéder que par bribes. La première génération qui a suivi la Seconde Guerre mondiale avait été directement confrontée au phénomène du nazisme, etc. Une ou deux générations plus tard, il ne nous reste que des bribes, une sorte de *puzzle*, parfois un peu flou, qu'il nous faut construire. Peut-être que l'histoire humaine, c'est ça: l'histoire de l'oubli. Ce qu'il a de pire, c'est qu'Auschwitz a été oublié non pas en dépit, mais à cause de la commémoration. Je pourrais être optimiste, même après Auschwitz, si on avait tiré les conclusions, en empêchant par exemple ce qui s'est passé en Bosnie. Mais comme on ne l'a pas fait, cela veut dire que Auschwitz n'a servi à rien.

T.F.: En quoi les révolutions technologiques peuvent-elles créer de nouveaux rapports à l'histoire et dans la société?

M. G. D.: Les révolutions technologiques qui se succèdent sont en train de dissoudre les rapports qu'on avait au travail, et cela pourrait mener à une utopie, mais je prétends que l'histoire ne s'arrête jamais. C'est pour ça que je ne crois pas aux utopies. Tout va se faire dans la douleur, dans la violence, dans l'incertitude.

On va effectivement se retrouver avec des dizaines de millions de chômeurs sans que l'«autre» société ne soit prête. Par rapport aux utopies libertaires qui me sont très proches, je reprends à mon compte une phrase de Dos Passos qui dit: «Je n'ai pas assez confiance en l'humanité pour être complètement anarchiste».

Le problème des utopies, c'est qu'elles évitent le sujet central, c'est-à-dire le mal. Le théorème de base du marxisme établit que la pensée humaine est fruit des rapports de production et des rapports sociaux et je ne suis vraiment pas d'accord. L'histoire humaine, c'est plutôt une histoire de folie. Comme disait Shakespeare, c'est une histoire pleine de bruits et de fureur racontée par un idiot.

T.F.: Pouvez-vous parler du projet auquel vous travaillez?

M. G. D.: L'idée de ce projet est venue l'an-

fait vomir. Peut-être à cause de mon intérêt pour la science-fiction, l'idée m'est tout de suite venue, au lieu de faire un cinquantenaire au passé, d'en faire un au futur. Après la publication du texte, je me suis dit que j'allais faire le roman. Parallèlement, avec un groupe de vieux copains, on s'est dit que ce serait intéressant de travailler sur un objet hybride, dans lequel le livre renverrait aussi à lui-même, vu qu'il se déroule dans 50 ans, dans un univers où les méga-réseaux, les neuro-réseaux aussi, font partie du quotidien.

On a élaboré une sorte de CD ROM qui viendrait compléter le livre. Petit à petit, on en est venus à l'idée qu'en 2045, il y a une sorte de mythe qui court: 50 ans auparavant, un groupe d'allumés — dont le grand-père du héros — aurait fait un CD ROM intitulé: *Manuel de survie en territoire zéro*. Ce manuel se veut une sorte de contre utopie, un *survival book*, qui apprend à se débrouiller à l'ère des

biotechnologies en kit dans la cuisine. Il s'agit d'une sorte de jeu post-situationniste dont le but est d'arriver à éviter le piège du pouvoir. Sauf qu'on en arrive en 2045 au cauchemar de tout situationniste, à savoir que le pouvoir est en chacun de nous. Que le flic et le contre-flic sont en nous. Et qu'il faut se débrouiller avec ça. Liberté et coercition sont un peu comme un couple sadomasochiste: on a besoin des deux pour vivre. Le problème de l'humanité a toujours été d'arriver à doser l'une et l'autre et à trouver des mélanges viables.

T.F.: Dans l'univers que vous êtes en train de créer, comment voit-on cette polarité?

M. G. D.: Dans notre jeu et dans mon roman, Walt Disney a racheté Paris et l'a entièrement reconstituée après une guerre civile. C'est une ville simulée, une ville musée, sous globe, dans laquelle les habitants sont soit de riches milliardaires, soit des touristes fortunés, soit les salariés de Paris Ville-Lumière payés pour reconstituer le Saint-Germain des années 50 ou le Montparnasse des années 20 ou le Palais-Royal du XVIII^e. Tout autour, vit la population qui a été rejetée dans la banlieue et qui doit survivre. Je vois très bien tout cela arriver en France d'ici peu. Le réel est en train de s'occuper à me dépasser. Paris est en train de se muséifier, tout ce qui en faisait la vie, la contre-culture, est éjecté aux quatre coins de la banlieue. C'est une ville morte.

T.F.: Qu'est-ce qui vous a amené au Québec?

M. G. D.: Plein de choses! Je crois beaucoup à la fiction comme moyen de transformer la

avais jamais mis les pieds. Après, il s'en va en Australie, et en Asie du sud-est. Deux mois après avoir remis le manuscrit à mon éditeur, je suis parti en Asie du sud-est et, en juin, je suis venu à Montréal où j'avais été invité au Salon du livre. En fait, c'est la fiction qui m'a aimanté. En arrivant ici, je me suis trouvé des contacts pour aller en Australie!

T.F.: Est-ce qu'il y a un choix dans votre venue, une volonté de rompre un peu avec la France?

M. G. D.: Comme pas mal de gens de ma génération, j'ai eu mes illusions. On a cru qu'avec le pouvoir socialiste allait se créer une véritable contre-culture, qui aurait sa propre économie. Or, la contre-culture est un échec patent en France, en particulier en musique. Je crois au destin des nations. Je crois qu'il y a des nations qui naissent, qui vivent et qui meurent. J'ai l'impression que la France est sur la fin. Toutes

Le problème des utopies, c'est qu'elles évitent le sujet central, c'est-à-dire le mal.

les révolutions technologiques ont été des trains qu'on a regardé gentiment passer. On a inventé le Minitel pendant que les universités américaines créaient Internet. Chez Bull, on a foutu à la porte le type qui construisait le premier micro-ordinateur français en lui disant: «Qui voulez-vous que ça intéresse? Il n'y a pas de marché pour ça!»... La France tourne en rond depuis 25 ans.

T.F.: Que pensez-vous des mouvements sociaux de décembre 1995 et de l'hypothèse d'un automne chaud cette année?

M. G. D.: J'ai été effaré d'entendre deux discours. Celui du pouvoir qui voulait rationaliser les systèmes sociaux et celui des philosophes, de Bourdieu et d'autres, qui se sont mis dans le mouvement à la mode des années 60 et 70. En fait, pour moi, ce sont deux conservatismes qui s'affrontent. C'est pour ça que je suis très pessimiste. Le libéralisme à la française, qui me fait doucement rigoler, le rationalisme néolibéral qui est en train de se mettre en place a suscité une vague de protestations d'un traditionalisme absolument effarant. Tous les discours qui me promettent un nouveau Mai 68, je ne les vois pas du tout à l'œuvre dans la société française. Ce que je vois, c'est au contraire des villes qui passent sous le contrôle du Front national. Je vois la ville où je vis qui est communiste depuis 70 ans et où il n'y a pas de pratique de l'alternance politique. Je vois le nouvel ennemi qui est le barbu islamiste et la France qui capote sur des boucs émissaires extérieurs parce qu'elle ne voit pas son propre système s'effondrer.

Ce qu'il y a de pire, c'est que son propre système de contestation n'est plus viable non plus. C'est pour ça que je m'en vais. Pendant les années 80, malgré tout, il me restait une légère illusion politique qui n'était pas du tout le modèle révolutionnaire, mais seulement l'espoir qu'on arriverait à faire les États-Unis d'Europe. Au moins ça!

Mais aucune des bureaucraties nationales européennes n'est prête à lâcher le morceau. Tout le monde est en train de faire avorter le projet européen. Cela ferait perdre toutes leurs prérogatives à toutes les bureaucraties nationales, aux administrations, aux États, aux gouvernements. Cela ne se fera pas.

Il y aura donc de graves problèmes en Europe occidentale à l'orée du siècle. ☞

Je crois beaucoup à la fiction comme moyen de transformer la vie.

née dernière. Quand le journal *Le Monde* et Gallimard m'ont demandé d'écrire une nouvelle pour le cinquantième anniversaire de la Série noire. Je sentais bien qu'il s'agissait de statuer sur le passé culturel du roman policier français et de produire une sorte d'hommage à tout ce passé. Or, l'embaumement de la culture, c'est vraiment une des choses qui me

vie. Je ne suis pas sûr qu'un écrivain, dans ses romans, puisse arriver à changer la vie des autres, mais... pour lui! Quand j'écrivais *Les racines du mal*, je savais que j'étais déjà en phase de préparation à l'immigration, au départ. Ce qui fait que mon personnage principal se retrouve évidemment dans cette situation. Et où va-t-il, ce con-là? Il va à Montréal. Je n'y

Tu ne voyageras point

Les voyageurs ne se leurrent-ils pas à vouloir voyager «intelligents». Plaidoyer pour le remplacement de l'industrie du tourisme par une industrie du «rester chez soi».

PAR IVAN MAFFEZINI

Quel dommage qu'une raison apeurée par les mythes nous interdise cet incipit: «Vacances, fille lascive de Travail et d'Industrie, copula avec Voyage, fils simplet d'Aventure et Recherche, et engendra Tourisme. Tourisme, le sans pudeur, engrossa Industrie la lubrique.»

Le voyage, comme nous dit le *Grand Robert*, est un «Déplacement d'une personne qui se rend dans un lieu assez éloigné (pour y rester, s'y déplacer, en revenir)». Cet «assez» est flexible et assujéti non seulement à l'évolution de la technique et aux mœurs d'un peuple mais aussi aux aléas de la psychologie des voyageurs. Quel enfant de trois ans, parti, sans en informer ses parents, chez sa tante qui habite à 50 mètres, n'a pas été jugé un grand explorateur? Ulysse, sans prévenir sa bonne femme, ne s'enlisa-t-il pas dans la Méditerranée pendant dix ans? Et Dante, pour retrouver sa nénette, n'escalada-t-il pas le purgatoire après une visite aux enfers?

J'ose proclamer que le voyage est la quintessence de l'Occident et je le mets sur un piédestal après avoir détrôné la technique. L'Occidental est un agriculteur qui voyage, mais surtout il voyage parce qu'il est agriculteur (qu'il cultive un champ ou des pièces dans une industrie, cela ne change rien à son statut de sédentaire). C'est pour cela que ceux qui se déplacent vraiment, les nomades (les pasteurs, comme nous dit l'étymologie), lui font si peur et qu'il essaye de les détruire ou de les assimiler. Les nomades ne peuvent pas comprendre cette fascination romantico-guerrière pour la découverte de nouveaux lieux et le retour, souvent pressé, à la case de départ pour recevoir des honneurs dus, tout simplement, au fait qu'on s'est déplacé. Il est clair que le voyage existe seulement pour les peuples sédentaires et les individus pantouflards. Mais, hélas, quoi de plus terrible qu'une horde de pantouflards (souvent appelée peuple), quand elle se met en marche au pas de l'oie ou de n'importe quel autre animal de basse cour! Bien plus terrible que la terrible horde d'Or!

Les Grecs firent un voyage célèbre à Troie. Les Juifs commencèrent par un voyage en Égypte et ne sont encore pas tous revenus. Les Romains bâtirent un empire autour des routes que les barbares empruntèrent. Et puis, les Arabes... les Croisés... les rois de France... les grands explorateurs... les Vikings... les conquérants... Napoléon... les romantiques... Jean-Paul II... Foglia... Bourque, etc.

Ce sont les Romantiques qui opérèrent un tournant décisif: avec eux, le voyage devient conscience de la fuite, passion du nouveau par haine du domicile, recherche de soi avec toutes les annexes d'un psychologisme de pinède. Un soi que, bien sûr, ils ne purent pas trouver ou qui, quand ils le trouvèrent, était très apparenté au néant. Ce romantisme est encore si fort



Les toits d'un temple en Mongolie.

que même une heuménide comme Simone de Beauvoir ne peut pas se soustraire à cette asthénie: «À quoi bon voyager? on ne se quitte jamais», m'a dit quelqu'un. «Je me quittais; je ne devenais pas une autre, mais je disparaissais». Ils donnent beaucoup d'importance aux impressions qui touchent leurs âmes tourmentées, et qu'habite un génie incompris; malheureusement pour leur vanité, le génie pousse comme les boutons, surtout sur les adolescents: «Il n'y a pas de grimaud sortant du collège qui n'ait rêvé être le plus malheureux des hommes; de bambin qui à seize ans n'ait épuisé la vie, qui

leurs camarades — petits bourgeois ou non.

Le voyage, même à une époque où l'aventure était encore possible, acquit avec eux une connotation de «Je vais te conter...» et de «Oh, le lierre du Colisée!» qui ouvrit la porte aux voyages intelligents d'aujourd'hui.

Mais, qu'est-ce qu'un voyage intelligent?

Un voyage qui permet de découvrir des circuits hors tourisme, d'enrichir ses connaissances, d'épanouir sa sensibilité, etc. Les voyages intelligents naissent en opposition au tourisme de masse, qui, comme dit Henri Lefebvre

Les voyages et la jeunesse

Mon fils me demanda «Dois-je voyager?» «Mais, pourquoi veux-tu voyager?», pensai-je, «que tu soies à Ikaluit ou à Montréal, à Lima ou à Oulan Bator, pas une seule brindille de ton malheur ne reverdira» «Mais voyage, mon fils. Regarde, ouvre-toi à d'autres cultures. À des coutumes inaccoutumées débouche ton oreille. Éperonne ta curiosité. Fouette ton intelligence parmi des gens qui subirent une autre histoire. Vas-y, mon fils. Échange, voyage», lui dis-je. Ainsi, en père-ami, mentis-je. En père j'aurais dû lui dire que les seuls vrais voyages sont ceux qu'on fait dans sa tête, à l'aide des idées qui circulent dans l'humus qui nous fait vivre et ceux qui nous font nous déplacer de quelques kilomètres seulement pour rendre visite à ceux qui foulent la même croûte que nous.

ne se soit cru tourmenté par son génie.»¹ Et, dans la solitude du voyage, ces boules de sensibilité peuvent se morfondre dans la mélancolie et mépriser la tranquille vie bourgeoise de leur entourage. Ils se sentent uniques alors qu'ils ne sont que des copies conformes de tous

«détruit le lieu touristique du seul fait qu'il y attire des foules et que le lieu (ville, paysage, musée) n'a plus d'autre intérêt que celui d'une rencontre qui pourrait se passer ailleurs, n'importe où». Les voyages intelligents sont faits par le Voyageur Intelligent Pisse-vinaigre,

le VIP. Mais rien de pire, pour nos VIPs, que les voyages organisés.

Un voyage qui, comme ceux des romantiques du siècle dernier, met au centre les impressions: voilà donc qu'on préfère des photos de scènes de la vie quotidienne dans une rue de Paris à une photo de Notre-Dame; un vieux qui coupe du fromage avec son couteau à la sublime Jungfrau. On préfère la petite chapelle sobre à l'autre, somptueuse, que tout le monde connaît. On veut être différent, quoi.

Étranges, ces VIPs qui raisonnent avec les pieds et bourlinguent avec un moignon de cerveau! Ils ne se sont pas encore aperçus que l'Homme est un arbre planté à l'envers, avec d'immenses racines sortant de la tête et se

dans les ruelles de Venise et ils se sont déjà assis dans un café prolo de Lisbonne); ils n'ont donc pas besoin de singer les voyages de Goethe ou de Chateaubriand. Ils ne se prennent pas pour Ulysse non plus. Mais, et c'est important, ils s'accordent encore le droit d'admirer des chefs d'œuvre: ils peuvent rester bouche bée devant Mona Lisa sans penser aux moustaches des surréalistes et peuvent crier à Linda: «Viens-t-en voir, elle sourit comme ta mère» sans aucune fausse pudeur.

Ceux qui vont découvrir la nature me font encore plus m'esclaffer. J'ai vu l'autre soir un documentaire sur des éléphants et je suis sûr que j'en sais sur eux plus que les voyageurs qui ont «fait» une expédition au Kenya. Je ne

un parfum si... si spécial dans l'air».

Est-ce si difficile de comprendre que le monde entier n'est qu'un immense Club Med et que c'est seulement en acceptant les voyages organisés qu'on peut éventuellement voyager? Des bourgeois français, italiens, québécois, argentins ou marocains dans un Club Med mexicain peuvent effectivement dialoguer entre eux et, éventuellement, comprendre quelque chose au Chiapas. En dialoguant, ils peuvent rester ouverts et comprendre la «culture des lieux», car ils ont les racines plantées dans le même fumier préparé par Proust, Borges, l'évolution du prix du pétrole, l'indice Dow Jones, etc. Par contre, ceux qui découvrent



Les toits victoriens des maisons du Carré Saint-Louis.

Voyageurs célèbres

«La grande erreur est de croire qu'on voyage en regardant une carte.» (R. Daumal). L'erreur extrême est de croire qu'on voyage en courant le monde.

«Un voyageur est un espèce d'historien.» (Chateaubriand). Et il nous raconte l'histoire du point de vue du gagnant: le sien.

«Un voyageur doit se traiter comme un espèce de thermomètre.» (Taine). Et se laisser lire par les indigènes au lieu que d'essayer de les lire.

«J'ai de la peine à croire à l'innocence des êtres qui voyagent seuls.» (Mauriac). J'ai de la peine à croire à l'innocence des êtres.

«Voyager pour chercher la sagesse était un grand mot des anciens.» (Lamartine).

Voyager pour fuir la sagesse est l'affaire des contemporains.

«Je hais les voyages et les explorateurs.» (Lévi-Strauss). Et il sait de quoi il parle!

«Longue ambassade et long voyage aboutissent au cocuage.» (Molière). Ce qui est leur but premier.

dispersant dans le terrain solide des idées. Des racines qui nous enchaînent à la culture de notre jeunesse que — quelle que soit la force de nos velléités et la faiblesse de notre raison — nous ne pourrions jamais entièrement parcourir. Combien de fois mes radicelles (mon corps solidement planté dans une vallée des Alpes) se nourrissent à Dublin avec Joyce, en Engadine avec Nietzsche ou dans la campagne chinoise avec Xiyou Ji!

De propos du genre: «Je ne visite pas les lieux à la mode» ou «Je voyage pour m'ouvrir à d'autres cultures: je suis curieux» ou «Je fréquente les petits restaurants connus seulement par les habitants» ou «Je passe de longues heures à écouter les indigènes», suinte un snobisme de quatre sous. Ces paroles dévoilent une intelligence d'emprunt qui fait infailliblement déborder mes axones et pulvérise toutes mes fortifications de civilité et... un énorme «Va te faire foutre» se dresse solitaire et impérial.

Si on me disait: «Je voyage parce que j'ai besoin de baigner dans les stéréotypes, de ne pas penser, de fermer les yeux sur ce qui m'entoure», je ne pourrais qu'être d'accord (pourvu qu'on ne rajoute pas le besoin de se ressourcer!). La horde de japonais avec leurs clics-clics, ou Elvis Gratton en Floride, ont compris l'art du voyage mieux que ces potes qui apprécient les ruelles à Venise, les cafés prolos à Lisbonne ou un campement en Mongolie extérieure. Ces touristes «naïfs» sont dans leur temps (ils regardent beaucoup la télé et, à travers elle, ils ont déjà marché

veux pas dire que j'ai eu les mêmes sensations que le documentariste, armé d'un Nikon avec un télé de 500mm, devant une éléphant avec son éléphant qui barrit nerveusement en observant ces énormes téléobjectifs. C'est la différence entre le cinéma et la vraie vie me dira-t-on. Pas sûr. Pas sûr que le safari en solitaire ne soit pas du mauvais cinéma qui engendre de la mauvaise littérature quand on en parle aux amis et un ennui monstrueux quand on montre le film ou les photos nulles en comparaison de celles de *National Geographic*.

Les VIPs voyagent comme s'ils ne savaient pas que la terre est complètement quadrillée et qu'il n'y a plus 100 mètres carrés qui ne soient magnifiés comme le lieu vraiment unique qui les attend. Même les lieux les plus «plates» que leurs habitants rêvent d'abandonner pour quelques voyages devient «un coup de cœur, un petit coin de paradis où l'on vient de loin s'amarrer pour longtemps» — pourvu que la masse n'y soit pas encore. Comme si ces VIPs ne vivaient pas, eux aussi, entourés de ces lieux uniques et ne pouvaient faire chez eux du tourisme! Du tourisme qui, cette fois, demanderait sensibilité (esthétique et politique) et intelligence.

C'est ce type de tourisme qu'il faudrait conseiller à ceux qui, comme Gide, pensent que «La perception commence au changement de sensation; d'où la nécessité du voyage», pour qu'ils désencroûtent leurs sens afin de ne pas avoir besoin d'une colonie de mouffettes pour sentir qu'il y a «un parfum...

des lieux non souillés par le tourisme ne font que se raconter des histoires. Ils baignent dans un racisme impudique ou dans l'imbécillité. Est-ce si difficile de comprendre que les indigènes s'affairent à bernier les VIPs et que moins ils sont nombreux plus ils seront jobardés? Ils devraient savoir que l'économie ne tolère pas le sentimentalisme.

«...Le lieu (ville, paysage, musée) n'a plus d'autre intérêt que celui d'une rencontre qui pourrait se passer ailleurs, n'importe où» nous dit encore Henri Lefebvre. Pour se rencontrer, les humains feraient n'importe quoi, même du tourisme! Ce sont les jeunes qui ont besoin de voyager pour découvrir que ce «n'importe où» est aussi chez eux; les plus vieux, s'ils ne l'ont pas encore compris, c'est peine perdue. Vous dites que c'est l'affreuse industrie du tourisme qui invente tout cela? Non, pas si affreuse que ça! Elle crée des jobs!

Et puis, quand les jeunes n'auront plus besoin de courir le monde pour voir leur ville, leur quartier ou leur village comme... leur maison — au lieu de voir le monde comme une grande maison ou la maison comme un petit monde — elle disparaîtra. À moins que, pour défendre le travail des voyageurs et des employés des hôtels, on ne la transforme en industrie du «rester chez soi». ☺

NOTE

¹ Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, II, 1.





Élections présidentielles en Russie

COMMENT ELTSINE A-T-IL GAGNÉ?

Entre la corruption de Eltsine et l'immobilisme de ses opposants communistes, les Russes ne sont pas sortis du bois.

PAR DAVID MANDEL * TRADUCTION JEAN-MICHEL SIVRY

Après la victoire de Eltsine, Genadii Zyuganov, son adversaire du Parti communiste, déclara: «Rationnellement, Eltsine n'avait aucune chance. Il a massacré les réformes. Il est dans une forme physique lamentable. Il a lancé la guerre en Tchétchénie, n'a pas tenu une seule de ses promesses et n'a pas su donner à la société des perspectives claires.» L'amertume du perdant ne suffit pas à motiver ces propos. Six mois avant les élections, les sondages donnaient 5% d'électeurs favorables à Eltsine et 80% contre. Les deux tiers de la population pensaient qu'il était corrompu et qu'il avait ruiné l'économie. Ses propres amis libéraux le pressaient de ne pas se représenter.

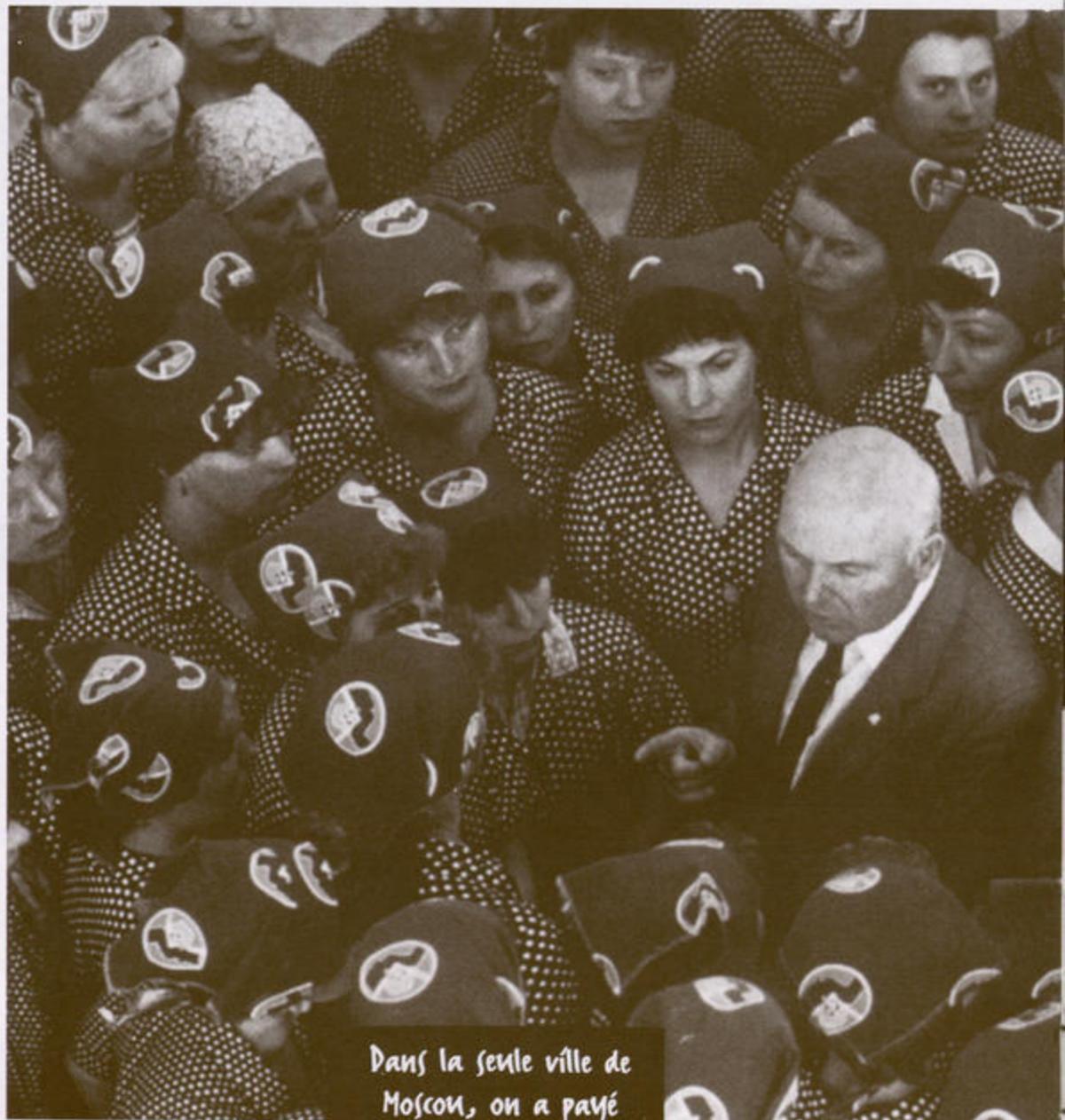
Alors, comment expliquer cet étonnant *come back* que nos leaders politiques et la «presse libre» ont célébré comme la victoire d'une «démocratie balbutiante» contre les forces noires du totalitarisme? Comment se dessine l'avenir politique des Russes dans les prochains mois?

Des élections truquées

On le sait, un candidat sortant dispose toujours d'un avantage manifeste puisqu'il est déjà en poste, mais, qui plus est, Eltsine n'est pas un candidat comme les autres. Après son coup d'état sanglant d'octobre 1993 il s'est mué en autocrate, le statut du parlement russe étant devenu symbolique, et c'est de ce pouvoir arbitraire dont il s'est servi pendant toute la campagne électorale: violations grossières de la loi, détournement des finances et des services publics, distribution de 11 milliards de dollars non planifiés...

Par ailleurs, les principaux États du G-7 ont appuyé Eltsine: dès le début de la campagne, la Russie a reçu un prêt du FMI de plus de 10 milliards de dollars américains, le second en importance de son histoire. La France et l'Allemagne ont ajouté trois autres milliards en avril. Mais, contrairement aux règles du FMI, le prêt fut pratiquement accordé sans obligation de respecter des objectifs précis et, bien qu'un accord ait été signé, il n'y eut aucun décret du gouvernement russe sur l'engagement des dépenses. Les autorités du FMI ont fermé les yeux jusqu'aux élections, mais, tout de suite après, elles ont suspendu les paiements en réclamant des mesures immédiates de redressement...

Mais ce qui a surtout profité à Eltsine, c'est le soutien d'une presse effrontément biaisée. Une équipe de surveillance de l'Institut européen des médias a établi qu'entre les deux tours des élections, il avait été l'objet de 247 mentions favorables contre 240 défavorables à Zyuganov. Cette attitude de la presse s'explique bien sûr par des affinités idéologiques spontanées — les journalistes sont plutôt bien payés — mais aussi par des pressions directes



Dans la seule ville de Moscou, on a payé jusqu'à 100 000 dollars de pots-de-vin par mois à des journalistes.

de l'État. Selon le *Washington Post*, dans la seule ville de Moscou, on a payé jusqu'à 100 000 dollars de pots-de-vin par mois à des journalistes. L. Radzhikovskii, porte-parole libéral du général Lebed, commente ainsi le rôle des médias: «Il y a deux moyens d'influencer l'électorat: la force ou la méthode Malashenko — le chef de la chaîne privée NTV, membre de l'équipe Eltsine. En gros, la méthode Malashenko a sauvé des centaines de vies qui auraient pu disparaître sous les chars d'assaut et les fusils si les élections avaient été annulées... Eltsine a toujours besoin d'un cinquième as dans sa manche ou il sort son Smith-&-Wesson et commence à tirer. Malashenko a joué le rôle du cinquième as.

Remercions-le au moins pour cela.» C'est ce qu'on appelle du cynisme!

Enfin, la fraude électorale et l'intimidation directe ont également joué un rôle

important dans la victoire. Dans bien des cas, pour favoriser Eltsine, les responsables locaux n'ont eu qu'à garantir un taux de participation élevé: organiser le transport public et gratuit des électeurs, faire des loteries gratuites pour les votants, etc. Mais dans ce qu'on appelle la «ceinture rouge», où une forte participation aurait vraisemblablement favorisé Zyuganov, les hommes de Eltsine, majoritaires dans les commissions électorales, ont agi beaucoup plus directement. En Tchétchénie, la fraude est évidente (74% de votants, dont 73% pour

Elsine), à tel point que même les journaux libéraux ont refusé d'inclure les résultats dans leurs chiffres. Dans la région rurale de Kalmykiya, des témoins directs ont certifié que des votes en faveur de Zyuganov avaient été comptés à son adversaire. En fait, on soupçonne qu'il y a eu fraude dans plusieurs des républiques des minorités nationales (au Tatarstan, par exemple), où le vote pro Eltsine a augmenté entre les deux tours de façon plus que suspecte.

La campagne de Eltsine

Bien entendu, il est impossible de savoir jusqu'où l'iniquité peut expliquer les résultats, mais il est clair que dans bien des pays de l'Est, les communistes ont repris le pouvoir alors qu'ils étaient beaucoup moins enracinés que les communistes russes. Eltsine est responsable



du massacre de bien des innocents (en octobre 1993 en Russie, mais aussi en Tchétchénie), son régime a provoqué tant de souffrances pour une majorité de Russes, il a si souvent menti, bref, son image était si négative au début de la campagne qu'on peut raisonnablement prétendre que Zyuganov aurait dû gagner quelle que soit la malhonnêteté de son adversaire. Il faut donc analyser le contenu même de la campagne pour essayer d'expliquer les résultats.

L'enjeu de la bataille, c'était ces 50% de votants qui, dans le passé, avaient choisi l'un des divers partis dits «centristes», c'est-à-dire ceux qui rejettent la «thérapie de choc» tout en étant réticents à voter communiste. Eltsine a fait l'hypothèse que si les électeurs avaient le sentiment qu'il leur fallait choisir entre deux

maux, ils opteraient pour du connu, en particulier s'ils percevaient quelques signes de changement de sa part. Il a donc adopté une stratégie en conséquence, en trois volets. D'abord, toute sa propagande a joué sur la peur de voir revenir, avec Zyuganov, les pires erreurs du communisme et sur l'idée que toute tentative de défaire ses réformes, aussi détestables qu'elles aient été, conduirait à la guerre civile.

Ensuite, Eltsine a voulu montrer aux électeurs qu'il était lui-même en passe de changer. C'est ainsi qu'il a signé un cessez-le-feu en Tchétchénie et qu'il s'est empressé d'aller y annoncer la fin de la guerre. Il a donné à sa politique économique un virage social en rehaussant le minimum salarial et les pensions, commencé à rémunérer l'épargne qui avait pris un terrible coup avec la libération des prix en 1992 et décidé d'accorder subventions et crédits d'impôts à l'industrie et à l'agriculture. Pour couronner le tout, il a limogé son ministre à la privatisation, cette réforme étant perçue comme une gigantesque escroquerie.

Elsine, l'homme du démantèlement de l'Union soviétique, a également signé un traité établissant une union confédérale avec la Biélorussie et des liens plus étroits avec d'anciennes républiques soviétiques! Pour flatter le nationalisme soviétique, il a remis à l'honneur le défilé militaire du Jour de la victoire ainsi que le drapeau rouge... Et puis il n'a pas hésité à s'adresser aux syndicalistes à la fête du travail après avoir déclaré dans le passé vouloir abolir cette fête. Et à promettre la fin de la conscription pour l'an 2000 après avoir allongé le service militaire de 18 à 24 mois et éliminé les sursis des étudiants...

Le troisième volet de la stratégie, c'est l'enrôlement du général Lebed, nationaliste, candidat «centriste» de l'ordre et de la loi. Il s'agissait ainsi de récupérer une partie de l'opposition. Aux élections de la Douma en décembre dernier, Lebed avait lamentablement échoué, ne remportant que 4% des sièges. Les observateurs en avaient conclu qu'il ne se présenterait pas. Mais en mars, le camp Eltsine commença à prêter des conseillers et à financer Lebed, lequel obtint finalement 15% au premier tour. Eltsine le nomma alors à la tête de l'appareil répressif de l'État en déclarant la guerre à la corruption. Au second tour, tel que prévu, la majorité des électeurs de Lebed reportèrent leurs votes sur Eltsine.

En face: Zyuganov

Pour ce qui est de Zyuganov, son programme suit la tradition social-démocrate: du capitalisme avec un secteur public fort; des dépenses sociales; la protection du marché domestique et un soutien à l'industrie. En temps normal, une large majorité de la population aurait été séduite par cette alternative à la «thérapie de choc», mais certains aspects de la campagne de Zyuganov ont fait le jeu stratégique de Eltsine, son erreur fondamentale ayant été de ne pas fonder son discours sur la restauration de la démocratie et d'un gouvernement responsable. Il s'est contenté de vaguement promettre d'abolir le régime présidentiel sur une période de deux à trois ans.

Quoi qu'il en soit, ses efforts n'auraient pas été crédibles tant que le Parti communiste refusait de rompre clairement avec son passé totalitaire. Zyuganov a insisté, avec un acharnement quasi mystique, sur les thèmes patriotiques et sur la continuité. Dans un livre de 1993, il reconnaissait à Staline le mérite d'avoir transformé l'idéologie soviétique d'après-guerre, justifiant ainsi l'injustifiable: la xénophobie officielle, les vagues successives de terreur!

Suivant cette ligne nationaliste, Zyuganov a mis sur pied une coalition électorale «nationale-patriotique» comprenant des éléments assez peu recommandables, plus proches du fascisme que du socialisme. Tout cela ne pouvait qu'alimenter la campagne alarmiste de Eltsine.

Plusieurs observateurs ont constaté que la campagne de Zyuganov avait été menée sans enthousiasme. On s'est même demandé s'il voulait vraiment gagner. Par exemple, au moment où Eltsine dépassait de plusieurs millions de dollars la limite légale des dépenses électorales, Zyuganov utilisait un peu moins de la moitié du quota autorisé de trois millions. Avant le second tour, il proposa même un gouvernement de coalition avec les forces de Eltsine, ce qui renforça la thèse selon laquelle ce dernier avait réellement changé.

Il est tout à fait probable que Zyuganov n'ait pas vraiment voulu gagner. Après tout, étant donné la détermination de Eltsine à s'accrocher au pouvoir, la victoire de Zyuganov aurait pu signifier pour lui la fin de sa carrière politique, et peut-être même la fin de son parti. En définitive, le seul moyen de survivre à l'éventualité d'une victoire aurait été de constituer un authentique mouvement social de masse en faveur de la démocratie et des droits sociaux. C'est ce qui aurait permis de neutraliser l'avantage financier et médiatique de Eltsine. C'est sans doute ce qui l'aurait dissuadé de recourir à la force. Mais rien de tout cela n'a été envisagé par le Parti communiste qui est resté une structure bureaucratique dont la base n'a que peu d'influence. Le Parti n'a pas utilisé non plus l'avantage que lui procurait sa prédominance au Parlement pour faire entendre, pour soutenir les luttes populaires qui se mènent, en ordre dispersé, dans toute la Russie. En fait, l'essentiel de son travail d'opposition s'est résumé à la dénonciation symbolique du démantèlement de l'URSS.

L'avenir?

La réélection de Eltsine est une défaite majeure pour les classes populaires. Le mouvement syndical ne prend actuellement aucune part au devenir de la société russe. Un syndicaliste de Saint-Petersbourg expliquait en juin: «Psychologiquement, les ouvriers sont constamment sous pression. Ils sont tellement déprimés qu'ils se laissent licencier sans protester. Il me semble qu'avant, une certaine forme de contestation était en gestation. Maintenant, j'ai peur que les gens soient complètement écrasés...» Les choses pourraient certes évoluer de façon rapide si, à une crise au sommet (la mort de Eltsine, par exemple) s'ajoutait l'aggravation des souffrances vécues par la population. D'autant que Eltsine n'a pas respecté ses promesses électorales. Aussi piètre que soit la situation économique actuelle, on commence à voir qu'elle pourrait empirer. Il est possible que, dans les mois qui viennent, on assiste à la naissance de mouvements de protestation, au plan syndical particulièrement. Cependant, le mouvement étant à la fois divisé et modéré, il n'est pas évident que cela débouche vraiment sur une action politique.

Toujours est-il que si une menace sérieuse pour Eltsine ou ses politiques économiques devait émerger, il est clair qu'elle appellerait la répression ouverte ou même carrément une dictature déclarée.

Il est clair également que nos gouvernements choisiraient de soutenir un tel régime. ☞

* David Mandel est professeur de Sciences politiques à l'UQAM.

L'Intercontinentale contre le néolibéralisme du Chiapas

L'ESPOIR D'UNE DÉMOCRATIE POPULAIRE



Quand les Zapatistes
sonnent le ralliement...

PAR LOUISE BOIVIN*

Nous voulons parler, écouter, échanger et construire un monde où tous les mondes peuvent exister, où tous peuvent vivre dans la dignité.

Cinq villages zapatistes du Chiapas. Cinq agoras de la résistance autochtone. La Première rencontre intercontinentale contre le néolibéralisme et pour l'humanité organisée par l'Armée zapatiste de libération nationale (EZLN), qui a réuni 3 000 personnes venant de 43 pays, du 27 juillet au 3 août dernier, n'aurait pu se tenir en des lieux plus symboliques. Les villages d'Oventic, Roberto Barrios, Morelia, La Realidad et la Guarrucha — symboliquement rebaptisés *aguascalientes* (eaux chaudes), ont multiplié par cinq le premier *aguascalientes*, situé à Guadalupe Tepeyac, genre de capitale rurale des Zapatistes envahie et détruite par l'armée fédérale mexicaine en février 1995. C'est là que l'EZLN avait réuni 6 000 mexicains en août 1994, appelant la société civile à s'organiser, huit mois après le *Ya Basta!* (C'est assez!) — le soulèvement armé du 1^{er} janvier 1994. Au milieu d'une zone de conflit où environ 60 000 soldats rôdent en attendant que la trêve cesse et que le gouvernement mexicain ordonne à nouveau la chasse aux Zapatistes, les *aguascalientes* ont été construits à même la montagne par les communautés autochtones et les volontaires mexicains.

Prologue

Nous sommes arrivés en ces lieux inusités pour un « colloque », estomaqués de constater l'incroyable organisation déployée pour notre séjour par des populations démunies et en état de siège. Conscients du confort auquel sont habitués les Occidentaux, c'est carrément un méga-camping que les Zapatistes ont installé avec cuisines, douches, toilettes et salles de travail. Lors de l'inauguration de la rencontre, dans le village d'Oventic, installés sur une scène gigantesque garnie de bannières politiques colorées, des animateurs zapatistes, micro en main et le visage recouvert d'un passe-montagne noir, ac-

cueillent la délégation de chaque pays. Émus, nous défilons tous dans l'enceinte à ciel ouvert, sous les applaudissements des gens du village qui sont dans les estrades tout autour du parterre où nous attendent des milliers de petites chaises de bois.

Les quelque 3 000 participants à la Première rencontre intercontinentale contre le néolibéralisme viennent de comités de solidarité avec les Zapatistes, de syndicats, d'organisations sociales, de divers groupes de gauche. Quelques spécimens de l'éventail: les Mères argentines de la Place de mai, de jeunes étudiants japonais qui traduisent les textes du sous-commandant Marcos, des squatters anarchistes suisses, des



Américains fervents d'Internet, des Chicanos de Californie luttant pour les droits des immigrants sans papier, des lesbiennes, des féministes, des Mexicains zapatistes civils, des militants australiens, des Autochtones des Amériques. La délégation canadienne, elle, est formée d'une trentaine de représentants d'organismes de solidarité internationale et de groupes de défense de droits sociaux. Quant aux Mexicains, ils sont autour d'un millier.

Pendant la cérémonie d'ouverture, les délégués internationaux et surtout espagnols et italiens, venus en nombre, entonnent des slogans et des chants entre les discours de bienvenue des commandants zapatistes David, Hortensa et Ana María et les séances de musique régionale avec marimbas. Puis, à travers les brumes des hauts plateaux des Altos du Chiapas, la lune éclaire une longue file d'autochtones de la zone, tous masqués. « Ce sont les femmes, les hommes, les jeunes et les vieux, qui constituent les bases d'appui de l'EZLN », scande l'animateur. « Ce sont eux qui nourrissent et constituent l'armée zapatiste, ce sont eux qui sont sortis de l'ombre le 1^{er} janvier 1994 pour lutter et défendre leurs droits, conscients, déterminés à affronter la peur et la répression, avec en tête le souvenir de nos morts. » L'inauguration se

Au lieu d'humanité, ils nous offrent des indices boursiers, au lieu de dignité ils nous offrent la mondialisation de la misère, au lieu d'espoir ils nous offrent le vide, au lieu de vie ils nous offrent l'internationale de la terreur. (...) Contre l'internationale de la terreur que représente le néolibéralisme, nous devons élever l'internationale de l'espoir. L'unité, par-delà les frontières, les langues, les couleurs, les cultures, les sexes, les stratégies et les pensées, de tous ceux qui préfèrent l'humanité vivante.

Extrait de l'invitation de l'EZLN pour la rencontre intercontinentale.

termine par une grande fête où les zapatistes masqués et les délégués du monde entier danseront jusqu'aux petites heures. Il y aura des fêtes chaque soir. Certaines communautés zapatistes font la fête tous les deux jours, nous dit-on, et toujours selon les lois révolutionnaires qui interdisent toute consommation d'alcool!

La cohorte internationale s'est divisée dans les jours suivants en cinq lieux correspondant aux thèmes des discussions sur le néolibéralisme, ses manifestations dans les différents pays, la résistance possible sur le plan économique, politique, social, culturel et du point de vue de la diversité culturelle et des autochtones.

Démocratiser la gauche

Après 17 heures de voyage dont trois passées à attendre que la police de l'immigration étudie nos passeports et nous prenne en photo, notre contingent d'environ 500 personnes arrive au village de La Realidad à 5 heures du matin. À l'entrée du village, un arbre tombé sous les pluies torrentielles nous barre la route. Un orchestre joue quelques notes de bienvenue. Un peu surréaliste cette arrivée: pluie, boue et musique, à deux pas d'un camp militaire de l'armée fédérale. À cheval, passe-montagne sur le visage, fusil en bandoulière, le calme commandant Tacho, un des principaux porte-parole et négociateurs de l'EZLN, vient nous accueillir.

Quelques heures plus tard, les discussions commencent. À notre table consacrée aux aspects politiques du néolibéralisme, comme à la table sur les aspects économiques, les discussions s'amorcent par la reprise de l'analyse marxiste des rapports de classes. Mais au fil des débats, c'est autant la concentration du pouvoir que celle de la richesse que l'on dénonce. Une bonne part des participants s'affiche d'ailleurs en faveur d'organisations et d'actions de résistance qui tranchent avec celles de la gauche traditionnelle, taxée de verticalisme et de centralisme. Cette distance vient tant des féministes et des jeunes militants antiautoritaires européens que de Latino-américains ayant milité dans des organisations révolutionnaires durant les années 70. Le zapatisme est souvent cité comme une façon différente de mener la lutte politique. Comme l'expliquera Marcos lors d'une brève intervention dans les ateliers de La Realidad, le zapatisme a évolué pour en arriver là. Il raconte le choc, aux débuts de l'EZLN il y a 13 ans, « entre la prétendue avant-garde politico-militaire et une forme politique de résistance, celle des Mayas, qui existait bien avant le marxisme ». (...) « Face à

Une guerre de basse intensité chez notre partenaire commercial

À plusieurs reprises durant la rencontre intercontinentale, on a dénoncé la militarisation du Chiapas et de plusieurs régions du Mexique (Guerrero, Hidalgo, Veracruz, Puebla, Oaxaca). Dans le Chiapas, l'ampleur des effectifs de l'armée fédérale est disproportionnée face à la capacité militaire de l'EZLN et laisse croire qu'une action éclair d'envergure se prépare. Sans parler des perpétuelles violations des droits humains (arrestations, harcèlement, torture, disparitions, assassinats) perpétrées par les groupes paramilitaires liés au PRI (le parti officiel au pouvoir depuis 70 ans), à l'armée fédérale et à la police. Déterminés, les Zapatistes font tout sauf se terrer à l'écart du monde. Au contraire, plus le cordon se serre autour des insurgés, plus le nombre de Zapatistes civils se multiplie dans tout le pays et le commandement de l'EZLN a l'intention d'aller librement promouvoir le EZLN dans tout le Mexique d'ici la fin de l'année et assister à la prochaine rencontre intercontinentale contre le néolibéralisme en Europe l'an prochain!

Il faut reconnaître la diversité dans la résistance et donc reconsidérer la question du pouvoir.

l'injustice et à la répression, la seule façon pour les Mayas de résister était de s'unir. De là le mot ensemble, le mot nous, le mot collectif qui marquent le langage des *compañeros*. Ils constituent la colonne vertébrale du discours zapatiste.»

Marcos poursuit en parlant des quatre secteurs «fondamentaux», «ceux qui ne peuvent s'inscrire dans le cadre d'un traité de libre-échange», ceux des «exclus»: «les femmes, les autochtones, les jeunes et les gais et lesbiennes». Il faut reconnaître la diversité dans la résistance et donc reconsidérer la question du pouvoir, «ne pas reprendre la formule visant à changer le monde en prenant le pouvoir, ne pas l'organiser comme il convient le mieux à moi qui suis au pouvoir», explique-t-il.

«Nous avons pensé que le fait de ne pas viser la prise de pouvoir produirait une autre façon de faire de la politique et un autre type de politiciens.» L'EZLN met avant tout l'accent sur le processus: «Nous savons ce que nous ne voulons pas faire, mais nous n'allons pas produire l'alternative seuls. Nous ne voulons pas l'homogénéiser, nous devons la construire ensemble (...) Nous voulons parler, écouter, échanger et construire un monde où tous les mondes peuvent exister, où tous peuvent vivre dans la dignité.»

Les Zapatistes civils

Outre les discours de Marcos dont l'omniprésence et l'influence semblent parfois contredire ses propos sur le collectif, la pratique de l'EZLN représente quand même une autre façon de mener la lutte. Par exemple, le Commandement clandestin autochtone révolutionnaire (CCRI) qui dirige l'EZLN est mandaté par des communautés autochtones d'appui constituées de miliciens et de miliciennes ainsi que de civils organisés en comités clandestins.

Entre chaque session de négociation avec le gouvernement mexicain, l'EZLN retourne consulter sa base. Ainsi se pratique la philosophie du *mandar obedeciendo* — commander en obéissant — constamment évoquée par les Zapatistes et leurs sympathisants. Parce que les revendications zapatistes dépassent le Chiapas malgré les dires du gouvernement mexicain, l'EZLN a appelé, le 1^{er} janvier 1996, à la construction d'un vaste mouvement de libération nationale à l'échelle du pays: le Front zapatiste de libération nationale (FZLN).

En plus des membres de l'EZLN, le FZLN est actuellement constitué des 500 «comités de dialogue civil», nés dans presque tous les états du Mexique, dans les universités, les usines, les quartiers, parmi les groupes de jeunes, de femmes, d'ouvriers.

Les comités de dialogue civil regroupent des sans partis qui n'occupent aucune fonction politique électorale et qui n'en visent aucune. Les membres, entre 10 et 20 par comité, échangent des informations et tentent de s'organiser en tenant compte des problèmes qu'ils rencontrent dans leurs milieux respectifs, tout en faisant le lien avec les revendications zapatistes — dont la lutte contre le système de parti, pour un gouvernement de transition, pour une assemblée constituante et une nouvelle constitution.

En prônant l'autogestion et la démocratie directe dans tous les lieux de vie, c'est tout le système politique que plusieurs comités de dialogue civil critiquent.

Pour la suite des choses...

Au terme de quatre jours de discussions, la meute des «intercontinentalistes» vient nous rejoindre à La Realidad, où nous pataugeons dans une boue profonde entre chaque averse. Le dernier jour, cependant, le soleil plombe pendant que nous attendons pendant deux heures l'allocution de Marcos, retardé pour des raisons de sécurité: les camions de l'armée fédérale faisaient de l'intimidation, comme souvent, autour du village. Pendant toute la rencontre, des avions d'intervention rapide auront survolé les cinq *aguascalientes* que la présence des étrangers protège temporairement.

Durant la cérémonie de clôture, toujours par la voix de Marcos, l'EZLN présente une déclaration politique qui reprend quelques propositions globales tirées des discussions. D'abord, la création d'un réseau intercontinental de résistance au néolibéralisme «pour que les différentes résistances s'appuient les unes les autres». Celui-ci «n'est pas une organisation, n'a pas de commandement central ni de hiérarchies. Le réseau, c'est nous tous qui résistons». Il s'appuiera sur un réseau de communication alternative utilisant Internet et d'autres moyens. L'EZLN propose également une consultation internationale autour de cette déclaration politique pour décembre 1996 et une seconde rencontre intercontinentale contre le néolibéralisme et pour l'humanité en Europe pour 1997.

Créer des ponts entre le soutien aux Zapatistes et les luttes contre le néolibéralisme dispersées à travers le monde n'est pas le moindre des défis qu'il faudra relever. Une polémique survenue pendant l'Intercontinentale a bien démontré que l'EZLN n'était pas complètement au fait des divisions politiques profondes qui existent en Occident. En effet, parmi les personnalités latino-américaines et françaises invitées par l'EZLN, figurait le sociologue Alain Touraine, dont les positions pendant les grèves massives de décembre 1995 en France avaient été contestées par une partie des intellectuels de gauche. La délégation française se fit l'écho de cette contestation et Marcos expliqua que dix mille Mexicains dans la rue ont moins de poids pour les médias que les personnalités étrangères pour empêcher l'armée mexicaine d'intervenir à nouveau dans les communautés zapatistes.

La rencontre s'est terminée par une grande fête. Dans le petit lac, des dizaines de jeunes se rafraîchissaient au son de percussions. Cela rappelait la faune des tam-tams du dimanche sur le Mont-Royal ou un Woodstock en miniature, sans LSD ni nudité. Quelques médias, surtout américains, rendirent compte de tout cela comme d'une rencontre d'ultra-gauchistes et de hippies immatures, en oubliant de dire que des milliers de participants avaient assisté aux discussions avec un sérieux hors du commun. Comment les «mass-médiocres» auraient-ils pu saisir toute la portée de ce rendez-vous en terre zapatiste, qui a permis de tisser des liens pour tenter de s'opposer au nouveau visage du capitalisme? ☺

* Louise Boivin est journaliste, elle a participé à la rencontre intercontinentale du Chiapas à titre de membre de la section montréalaise du Réseau de solidarité avec le Mexique.

Pour en savoir plus

Infos sur Internet:

<http://physics.mcgill.ca/~oscarh/EncuentroIntercontinental/Welcome.html>

Réseau de solidarité avec le Mexique

C.P. 463, Succursale du Parc
Montréal (Québec) H2W 2N9



GEORGES LAOUN
OPTICIEN



4012, Saint-Denis
Coin Duluth
844-1919

600 est, Jean-Talon
Métro Jean-Talon
272-3816

• EXAMENS DE LA VUE PAR OPTOMÉTRISTES •

LA VRAI DIFFÉRENCE

Une chronique pour parler des gens dont on ne parle jamais... puisque leur œuvre est leur vie.

L'ACCOMPAGNATRICE

PAR ALAIN - NAPOLÉON MOFFAT

La souffrance et la mort ont toujours suscité des craintes, mais aussi des interrogations. Quelles formes de rapport entretenons-nous avec la maladie, avec la mort? Comment santé et maladie cohabitent-elles dans notre société? Quelle place réservons-nous à la mort? À ces questions, des gens répondent d'une étonnante façon: ils prennent sur eux les mots et les gestes de l'accompagnement.

Monique Delprat appartient à cette forme nouvelle de vivre ensemble, du politique né avec le sida. Devant l'ampleur de la crise et dans un environnement rempli d'ignorance et de préjugés, des gens s'organisent pour offrir un soutien direct à ceux et celles qui sont touchés. Dans un monde de solitude et d'isolement, il faut briser le mur du silence et soulager de l'inquiétante étrangeté que peut constituer le quotidien. Ainsi sont apparus les accompagnateurs et accompagnatrices, des êtres disponibles qui font le don de leur temps et de leur énergie pour atténuer le cheminement des personnes atteintes du sida.

C'est l'amitié qui toujours a guidé Monique. Lorsqu'elle quitte la France en 1957, ils sont quatre couples travaillant dans la même usine de Mantes-la-Jolie à venir chercher fortune au Canada. Son mari trouve un emploi aux carrières Lagacé pendant que Monique est serveuse dans un snack-bar de L'Abord à Plouffe. En 1960, Monique donne naissance à une fille. La famille installée dès son arrivée à Laval va y vivre pendant 25 ans. Monique devient vendeuse de tissu puis commis de plancher chez IGA. En 1983, elle divorce après 34 ans de mariage. Sur ce sujet qu'elle n'aborde jamais frontalement, on sent à la fierté de son regard et l'indépendance de sa posture qu'elle a abandonné un monde dont elle ne regrette rien. Quand elle évoque son mari ou son père, c'est négativement, en les citant comme modèles de fermeture d'esprit, d'intolérance. Après son divorce, elle vient s'installer à Montréal.

Par désir d'être avec les autres et de faire quelque chose, Monique entreprend de donner du temps à la fondation Scello, en Inde, consacrée aux lépreux. C'est là qu'elle rencontre ses amis, notamment deux infirmiers œuvrant bénévolement sur le terrain, Jimmy et Jean-Marie. À leur contact, Monique découvre une honnêteté, une délicatesse et un respect qui sont nouveaux dans sa vie. Elle reste trois ans à la fondation. En 1987, elle part travailler à la Baie James. Enchantée par la beauté du paysage, mais un peu à l'étroit dans les maisons mobiles qui le peuplent, elle revient à Montréal au bout d'un an.

C'est à son retour qu'elle constate l'ampleur de la crise du sida: des amis sont atteints. Elle apprend l'existence du Comité Sida Aide

Il faut les aider à mourir,
il ne faut pas pleurer avec eux.



Monique Delprat

Montréal, s'y rend et se présente. Le lendemain, l'équipe de CSAM la rappelle. Après trois fins de semaine de formation, elle opte pour un rôle actif auprès des malades. Si le rôle d'accompagnateur consiste essentiellement à assurer une présence et un soutien psychologique aux personnes vivant avec le sida, Monique, comme bien d'autres, outrepassa constamment cette disponibilité et accomplit les tâches d'un quotidien miné par la maladie, tout en offrant

Info-sida

Un groupe de bénévoles du CSAM fonde en 1990 l'Association des bénévoles accompagnateurs-accompagnatrices de personnes atteintes du sida. L'ABAAPAS veut offrir une forme de soutien qui favorise l'autonomie, la dignité et une meilleure qualité de vie à des personnes atteintes du sida.

L'ABAAPAS est situé au 1000, rue Sherbrooke Est, à Montréal, et son numéro de téléphone est le (514) 521-3345.

Si l'activité des bénévoles tient essentiellement dans l'accompagnement des personnes vivant avec le sida, ils répondent aussi aux lacunes dans l'information et la prévention. Par son triple mandat d'écoute, de référence et d'information, la ligne INFO-SIDA offre à la

les services nécessaires pour entretenir les liens avec un monde hostile: «Je les prends à la fin, sur leurs derniers milles, c'est du travail que je donne. Ils souffrent tellement, ils ne veulent pas aller à l'hôpital d'où ils sont sortis. Je ne me limite pas à l'écoute. Je fais à manger, je fais le ménage, je vais à la banque. Je peux m'endormir avec eux, leur faire des massages pour soulager la douleur, leur donner un bain. Il faut les aider à mourir, il ne faut pas pleurer avec eux».

Éric, Joe, Alain, Gilles, Daniel, Marie-Louise, René, Éric, et puis Robert encore, le premier. Tous ceux et celles que Monique a accompagnés, tous les moments de cet accompagnement ont désormais une histoire. Cette histoire tient dans le dialogue particulier qu'engagent deux êtres en situation périlleuse. Monique, de ses yeux intenses, de ses yeux doux que l'âge force à regarder du côté de la chute, en retient la leçon essentielle de son engagement: «ils nous lancent des messages, on m'a lancé le message. Il faut ouvrir la porte à tout le monde». À l'heure de l'exclusion, en compagnie d'êtres souvent ostracisés à plus d'un titre, le travail d'accompagnement consiste à redonner de la dignité à des personnes. Une dignité qui tient dans la parole recueillie et la mémoire sauvée.

Il y a du militantisme qui ne se perd pas quand on sait la tâche qui s'accomplit, et Monique n'accomplit que celle de l'amitié.

Ses morts, elle les sauve de la tragédie. Pour les ôter du mal, elle leur prépare le repos des justes. Parce qu'elle apprend de la grandeur de chaque être accompagné, elle lui réserve un rôle dans un monde où il faudra bien rendre la monnaie de sa pièce à tout ce qui nous éloigne et nous suspend indéfiniment, comme sidérés les uns par rapport aux autres. ☺

population de démystifier ses craintes, d'exprimer ses besoins et de l'orienter vers les services les mieux à même d'y répondre.

La ligne INFO-SIDA peut être jointe du lundi au vendredi au (514) 521-7432.

Pour soutenir l'ABAAPAS et beaucoup d'autres organismes luttant contre le sida, vous êtes invités à joindre le Marché de huit kilomètres dans les rues de Montréal pour la lutte contre le sida organisé par la Fondation Farha le dimanche 29 septembre à compter de 9 heures, départ à 10 heures 30 du parc Lafontaine.

On peut s'informer et apporter des dons en téléphonant au (514) 270-5010.

LA DANSE DE LIGNE OU LE RAVE DE L'ÂGE D'OR

PAR VÉRONIQUE DASSAS

On danse sur les trottoirs de Montréal, comme sur ceux de Buenos Aires. On danse devant le marché Maisonneuve tous les jeudis et les dimanches de 19 heures à 22 heures. Si vous avez une grand-mère qui habite l'est de la ville peut-être vous a-t-elle dit qu'elle a un plaisir noir, avec ses copines, à danser en ligne à la fraîche, toutes les belles soirées de l'été sous la houlette d'un animateur patenté. Un gars qui connaît ça, la danse, et qui ne laisse aucune chance — même aux plus gourds, aux plus raides, aux plus arthritiques, aux plus durs d'oreille — de ne pas prendre le pas comme il se doit: «Et maintenant la préférée de beaucoup de monde, «La Carolina»... On part du pied gauche» et, effectivement, ça part. Les lignes s'emballent, quatre à cinq cents pieds gauches entrent dans la danse.

C'est ça la danse de ligne. Une sorte de discothèque en plein air où tout le monde danse, non sans rigoler un peu de la maladresse de l'une ou de l'autre, mais avec tout un code d'entraide pour ceux qui n'arrivent décidément pas à se souvenir du pas chaloupé de la béguine, du demi-tour assassin du cha-cha-cha... Le tout demande de la pratique. Ne vous y risquez

ça et là, quelques plus ou moins jeunes.

Il y a les grands-mères en forme, rompues aux habitudes sportives prescrites par les GLSC et plus généralement par la culture hédoniste du corps entraîné, celles qui feraient de bonnes publicités pour Nike ou pour Reebok — pour changer un peu des athlètes d'Atlanta —, celles qui arrivent avec leur petite bouteille d'eau, pour étancher la soif des pauses. Il y a celles qui, le temps d'un tourbillon ou d'une virevolte, redonnent à voir la légèreté et la grâce d'une jeunesse qui ne les a jamais tout à fait quittées. Elles sont graves, prises par le sérieux de leur revanche sur le temps, elles ont le regard plongé dans celui du partenaire enfui de leur premier bal, elles se sentent désormais libres des bras de leurs promis endimanchés, si piètres danseurs bien qu'ils aient pu faire des maris acceptables, veuves pour toujours ou veuves d'un soir, joyeuses et dignes.

Il y a les messieurs appliqués, sortis d'un épisode de «Papa a raison», chaussures cirées, coiffure en ordre et manches audacieusement relevées; il y a ceux qui dansent avec une décontraction étudiée et qui ont le temps de regarder qui les regarde; il y a les habileurs, les farceurs, les clowns, ceux qui en remettent,

Un sport très québécois, la danse de ligne, un sport plus «national» que le hockey.

Et puis, il y a la doyenne, ou en tout cas celle qui semblait avoir ce soir-là le privilège de l'âge, menue, fragile dans son costume de coton clair. Elle semblait un peu tendue au début de chaque danse, préparant son pied de départ, s'efforçant de trouver le rythme qui semblait toujours lui échapper. Je décidai de l'adopter, d'en faire ma grand-mère d'occasion. Je m'attendais à la voir s'effondrer à tout instant, mais elle semblait infatigable. Après la tension des premières mesures, son corps trouvait une ardeur singulière, une agilité de seconde main, qui la faisait ressembler à ces jouets que l'on remonte et qui s'agitent miraculeusement. Enfin, elle sembla s'essouffler et je la vis de loin parlementer avec sa voisine de ligne, juste à la fin du «Mambo à Rita». Je m'apprêtais à bondir pour la secourir en lui déclarant d'un coup et sans bafouiller ma considération éperdue pour ses talents et son endurance de danseuse de fond. Elle s'avança à la hâte vers une des tables de pique-nique qui bordait l'immense «piste» de danse, sortit d'un sac à main une cigarette qu'elle alluma nerveusement, en aspira à la hâte quelques bouffées,



C'est ça la danse en ligne. Ce flot des solitudes un instant adoucies.

pas sans avoir observé longtemps la succession savante des figures que les danseurs chevronnés exécutent avec une maîtrise plus ou moins désinvolte, ou sans avoir suivi consciencieusement les cours qui se donnent pendant l'hiver dans presque tous les centres d'activités socio-culturelles de la ville. Vous saurez ainsi faire bonne figure dans la ligne ou peut-être même trouverez-vous des partenaires pour danser à deux en marge du mouvement d'ensemble. Car on peut aussi danser en couple, mais c'est la vague des solos savamment synchronisés qui l'emporte. C'est ça la danse de ligne. Ce flot des solitudes un instant adoucies. Cet alignement de personnages singuliers, ce rassemblement de gens d'un certain âge avec,

ceux qui donneraient leur chemise pour repartir au bras de la jeune fille de la troisième ligne: elle sait la chanson par cœur, elle a mis son costume à manches de dentelle, mais elle regarde ailleurs. Il y a ceux qui ne dansent pas mais qui placotent, qui sont là au spectacle de leurs voisins, de leurs amis, de leurs familles, comme sur leur galerie mais visiblement heureux d'avoir fui un moment les clôtures de leurs cours. Il y a ceux qui ne quittent pas la ligne, qui savent tous les pas, toutes les danses, sans une hésitation, entraînés par des siècles d'application et puis ceux qui prennent des breaks parce qu'ils n'en peuvent plus ou que «celle-là, elle est ben trop difficile». Il y a aussi deux ou trois petites silhouettes asiatiques.

le tout en quelques secondes pour ne pas manquer la danse suivante. Je restais ébahie, sûre d'avoir rencontré l'incarnation du surhomme dansant. Faut croire que la danse est vraiment jubilatoire et que les organisateurs de ces soirées-là le savent et qu'ils viennent de redonner la marche aux paralytiques et la joie de vivre aux désespérés, me dis-je un peu honteuse de n'avoir pas su prendre leur pas. Je m'en fus, dansant furtivement sur le trottoir de la rue Ontario, chagrine d'aller retrouver la torpeur des cafés. Il commençait à faire sombre. Je vis la bâtisse du marché Maisonneuve ficelée dans ses petites lumières de Noël et, devant, la marée heureuse des danseurs de lignes dansant sur l'asphalte de leur quartier transformé en village. ☺

Les Wandervogel Rêver en marchant

Ils arpentent les sentiers de l'Allemagne du début du siècle, ni scouts, ni hippies, ils lisent Goethe et Hesse. Ils seront engloutis par le nazisme après avoir été tiraillés entre socialisme et nationalisme.

De drôles d'oiseaux que ces Wandervogel...

PAR ÉRIC PINEAULT

Le sentiment de l'instabilité des choses, qui si souvent le torturait et pouvait l'enivrer si profondément, l'emporta dans sa vague puissante.
Hermann Hesse¹. *Narcisse et Goldmund*

Un vent d'automne balaie les cimes des grands hêtres du mont Hohen-Meissner. Des milliers de jeunes affluent des vallées environnantes vers cette colline de l'État de Hesse en Allemagne. Partis de tous les coins d'Europe centrale, ces jeunes vêtus d'habits aux couleurs joyeuses se dirigent vers un grand campement. Ils passeront deux journées entières à fêter, à danser, à chanter le folklore des pays allemands autour d'immenses feux de camp et, surtout, à discuter de l'avenir du monde et de leur mouvement: les *Wandervogel* (oiseaux vagabonds)².

À l'aube du XX^e siècle, les *Wandervogel* tenteront de donner un sens à leur adolescence. Idéalistes, ils feront de la quête existentielle une préoccupation centrale. Romantiques, ils se révolteront contre une société dominée par l'individualisme et l'utilitarisme; un culte de la nature, la spéculation métaphysique et les philosophies orientales seront pour eux source de sagesse. Moralistes, ils considéreront l'éthique de la vie plus importante que l'engagement politique. Dégoûtés par le jeu des groupes d'intérêts et les mesquineries des partis établis, ils se détourneront d'une démocratie imbue de pragmatisme et refuseront de soutenir un État qui leur apparaîtra comme une vaste machine bureaucratique. La prise du pouvoir des nazis en 1933 mettra un terme aux 30 ans d'histoire des *Wandervogel*.

Une génération de vagabonds

Né dans une petite banlieue de Berlin en 1901, ce mouvement regroupait à ses débuts une centaine de jeunes. Il connaîtra une croissance étonnante: en dix ans près de 60 000 jeunes deviennent membres des quelques 3 000 bandes autonomes de *Wandervogel*. Enfants des classes moyennes, ils ont reçu une éducation libérale valorisant la culture littéraire et les humanités. Dès qu'ils savent lire, ils sont plongés dans l'univers tragique d'une culture nationale dominée par le romantisme. Leur imaginaire se peuple des héros et des images d'une nature dramatisée: forêts sombres et mystérieuses, sommets de montagnes glacés et exaltants, cieux orageux, falaises et tempêtes. Alors même qu'ils sont les héritiers de ce que la culture allemande a produit de plus grand, ces jeunes sont isolés, ils se sentent oubliés par l'histoire, ne pouvant ni participer à la grande vie militaire des jeunes aristocrates, ni aux combats et aux fêtes des jeunes des classes populaires. Issus de milieux sociaux urbains complètement soumis à un matérialisme étroit et à un atta-



Alors même qu'ils sont les héritiers de ce que la culture allemande a produit de plus grand, ces jeunes sont isolés, ils se sentent oubliés par l'histoire.

chement dogmatique à des conventions hiérarchiques étouffantes, les jeunes qui adhèrent sont attirés par l'esprit romantique et libertaire des *Wandervogel*.

La «bande» est la cellule de base du mouvement, elle regroupe une quinzaine de jeunes âgés de 12 à 21 ans. Les aînés assument le rôle de leaders, l'image du maître universitaire itinérant du Moyen Âge leur sert de modèle. Le but premier de la bande est de partir en randonnée les fins de semaines et les jours de congés scolaires. Pendant les premières années, les bandes ont sillonné les campagnes environnant Berlin et d'autres villes allemandes mais, très vite, leurs excursions s'étendent aux campagnes et aux régions sauvages de toute l'Europe centrale. L'expérience de partage égalitaire des biens matériels, les moments d'aventure, la «simplicité volontaire», la solidarité, le communalisme et les discussions intimes marquent ces excursions.

La liberté entre socialisme et nationalisme

Jusqu'en 1918, le mouvement des *Wandervogel* est social mais apolitique. Ils se voulaient partisans d'une révolution de la vie et non de l'État. Malgré cet apolitisme officiel, leur esprit libertaire était constamment tiraillé entre les

mouvements socialistes et nationalistes. Les discussions pendant les marches ou le soir autour du feu ne pouvaient éviter les questions politiques. Cédant à l'irrésistible, à partir de 1918, ils tentent plusieurs fois de se trouver un programme. Convaincus de l'avènement inévitable du socialisme, ils ne se sentent pas pressés de lutter pour cet idéal. Une assemblée en 1919 finit sur ces paroles ambiguës: «le communisme arrivera qu'on le veuille ou non; il n'y a qu'une chose que nous pouvons faire: disparaître avec ce monde.» Certains croient que la tâche des jeunes dans cette révolution est d'ordre culturel, ils doivent contribuer à la libération par rapport aux figures aliénantes du bourgeois et du prolétaire. D'autres, critiques des résultats de la modernisation de la société, font la promotion de valeurs traditionnelles et croient que seule une nation allemande unie et forte peut contribuer à la renaissance culturelle désirée.

À mesure que les années 1920 avancent, l'espoir d'allier romantisme, liberté et socialisme dans un mouvement de jeunes disparaît. La crise que traverse la République de Weimar se répercute sur le mouvement des jeunes. Les partisans de gauche quittent progressivement leurs bandes et finissent par se retrouver dans

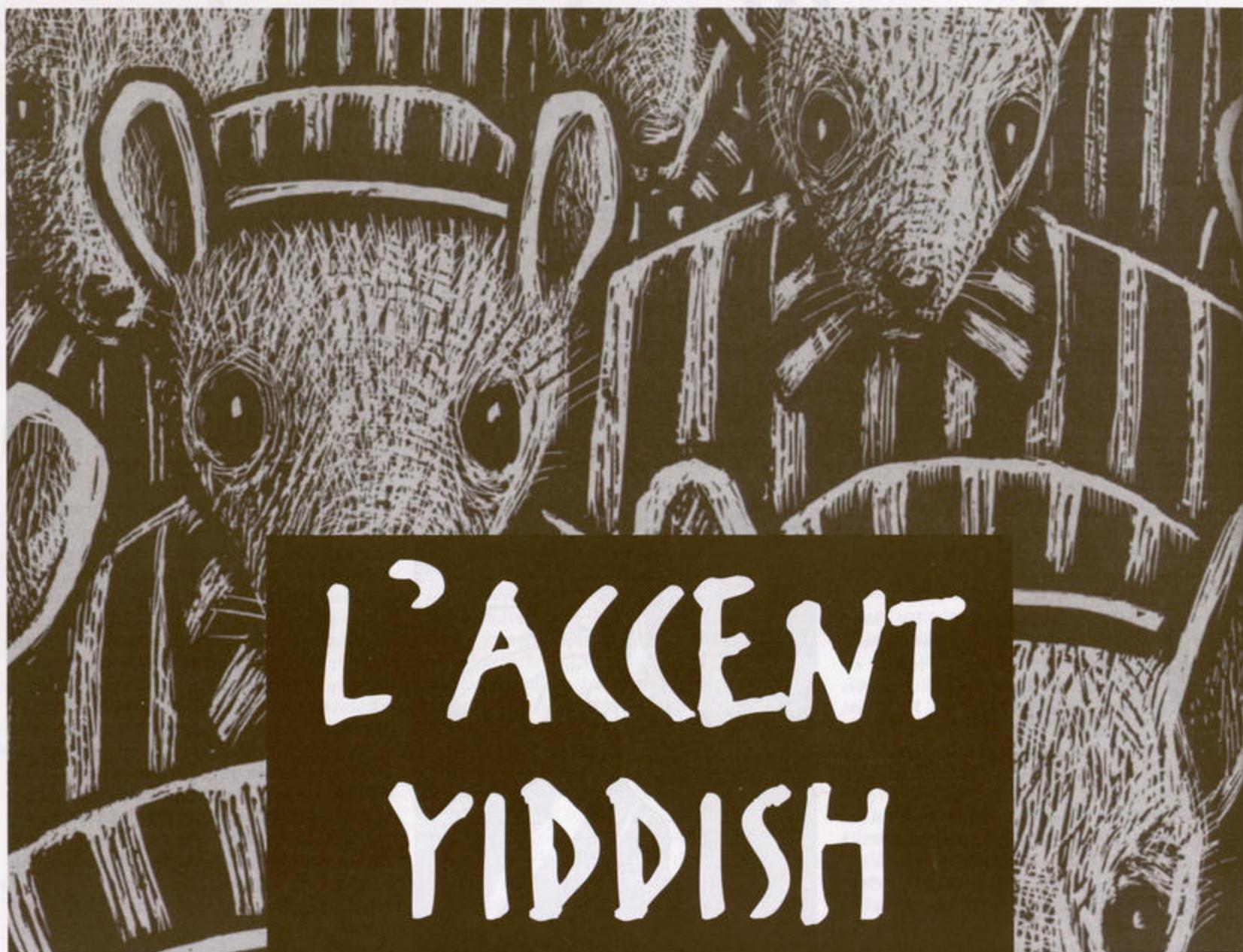
les *Jeunesses communistes*. Les partisans de la droite forment alors une majorité qui transforme les *Wandervogel* en *Bunde* élitiste et nationaliste, les chansons folkloriques cèdent la place aux chansons militaires et l'idéal du maître universitaire «itinérant» est remplacé par celui du chevalier itinérant. Ce nouveau mouvement tente en vain de devenir une force politique nationaliste qui préserverait certains acquis des *Wandervogel*. En 1933, après de long débats, les *Bunde* votent l'adhésion au mouvement hitlérien.

Même s'il n'ont pu se constituer en force politique originale, les *Wandervogel* ont tout de même été une force spirituelle qui a profondément marqué le siècle. L'œuvre de toute une génération d'intellectuels illustres, de Heidegger, Tillich, Jaspers, Carnap, à Heisenberg, de Walter Benjamin à Ernst Jünger, n'aurait pas été la même si ces oiseaux rêveurs et vagabonds n'avaient pas longuement erré dans les forêts allemandes... ☺

NOTES

¹ Hermann Hesse est l'auteur fétiche des *Wandervogel*.

² Source: Walter Z. Laqueur, *Young Germany, A History of German Youth Movement*, Routledge & Kegan Paul, 1962.



L'ACCENT YIDDISH

PAR VÉRONIQUE DASSAS

L'actualité de la littérature juive et plus particulièrement de la littérature sur la Shoah a ceci de particulier qu'elle pourrait se passer de justification. «La pression sociale continue à peser, même si la misère reste invisible. Elle pousse les hommes à l'indicible, qui prit à Auschwitz des dimensions historiques et mondiales [...] La civilisation engendre l'anti-civilisation et ne cesse de la renforcer note Adorno dans *Modèles critiques*.

Il sera donc question ici de livres qui n'ont pas fait les manchettes ou ont cessé de les faire, mais qui furent marquants et le demeurent.

Le Roi des Schnorrers

Israël Zangwill

Littératures, Éditions Autrement

Est paru en 1994, chez Autrement le livre d'un auteur anglais né à la fin du dix-neuvième, Israël Zangwill. Un juif né en Angleterre de parents originaires de Lettonie et de Pologne et maître d'un humour hybride. On rit à lire *Le Roi des Schnorrers*. On rit à gorge déployée de la faconde de l'inénarrable Manasseh Bueno Barzallaï Azevedo da Costa, roi des Schnorrers, c'est-à-dire des mendiants. Un mendiant magnifique, fier comme un Espagnol et rusé comme un Oriental. On aimerait être lui, aristocrate de l'arnaque, du culot et de la rhétorique. On aimerait comme lui être capable de dépouiller de la moitié de sa garde robe un bon bourgeois de Londres qui a eu le malheur de le rencontrer dans la rue et de lui donner une aumône trop modeste, de se faire inviter par ce même bourgeois pour le jour du Shabbat, de faire le beau

devant sa femme, de jouer au grand seigneur, d'inverser les rôles en permanence; bref de transformer en quelques mouvements de robe, deux ou trois références talmudiques et avec la vitalité de celui qui n'a rien à perdre, la vie de ce bourgeois en un véritable enfer. On en rêve. Mais là où da Costa brille mieux encore de tous ses attraits, c'est dans ses pourparlers avec un schnorrer de sa connaissance qui a un effroyable accent yiddish et qui voudrait obtenir de lui la main de sa fille. En bon père, da Costa s'enquiert des revenus du prétendant, qui se met en devoir de lui faire des comptes:

«— Dix guinées pour frapper aux portes... (pour rappeler aux gens d'aller à la synagogue. NDLR)

— Une minute! Je ne peux pas laisser passer ça [...] frapper aux portes pour la synagogue, c'est un travail.[...] La plupart des Schnorrers sont payés pour assister aux offices ou chanter les psaumes [...] Pour moi, c'est dégradant [...] Dans ces conditions, prier, c'est travailler.»

Le travail, c'est la honte. Plus loin: «Non, décidément je ne donnerai pas ma fille à un homme qui travaille. [...] Par nature, le travail est chose précaire. À tout instant, les affaires peuvent ralentir, les gens devenir moins pieux et tu perdras ton emploi de frappeur de portes, ou plus pieux au contraire, et alors on n'aura plus besoin de fidèles supplémentaires.»

Vous l'aurez compris, da Costa le magnifique est aussi un visionnaire.

Quant à Zangwill, c'est un ancêtre d'Albert Cohen et surtout un écrivain juif d'avant la Shoah.

Le dernier des Justes

André Schwartz-Bart

Points, Seuil

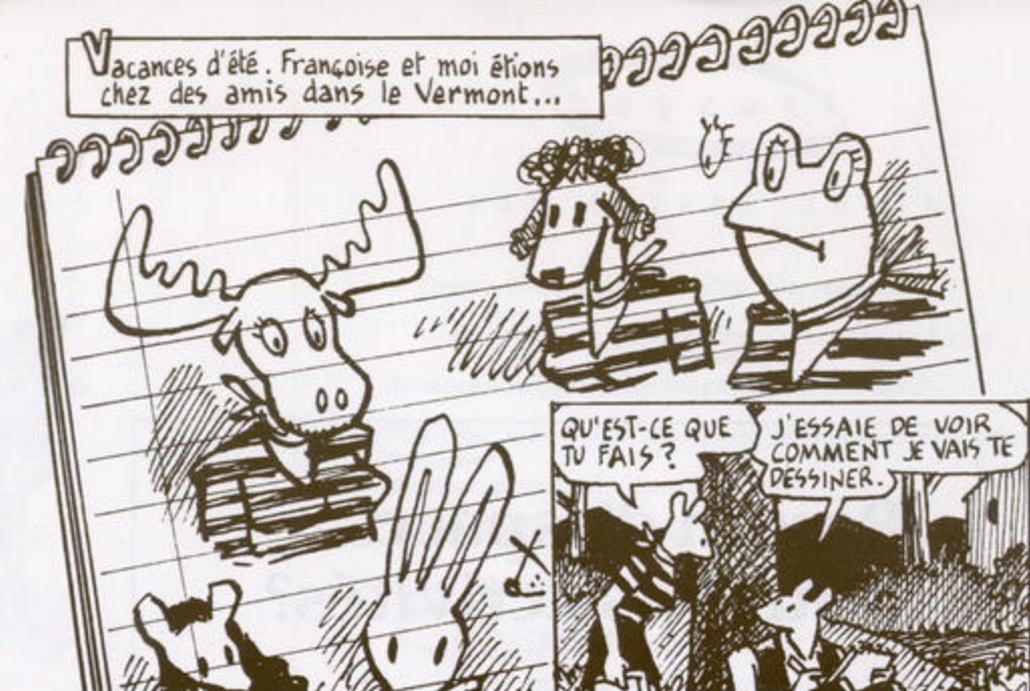
Le monde juif d'avant la Shoah est pourtant marqué aussi par les persécutions. André Schwartz-Bart, avec *Le dernier des Justes* (1959) retrace une partie de cette histoire en reprenant la légende des Justes qui commence à peu près ainsi: en l'an de disgrâce 1185, le 11 mars, les Juifs de la ville anglaise de York quittèrent ce monde. Certains d'entre eux périrent de la main vengeresse du chrétien, certains autres choisirent la mort des mains de leur rabbin Yom Tov Lévy, qui, ayant tué les siens, peut-être deux cents, peut-être mille, se donna la mort à son tour. Et Dieu fit un miracle: il y eut un survivant à ce carnage, le fils benjamin du malheureux rabbin, Salomon Lévy. À l'oreille de ce Lévy miraculé du charnier juif de York, Dieu murmura qu'il y aurait un Juste par génération dans sa descendance, comme pour s'excuser. Les Justes, selon la légende juive, c'est ce «cœur multiplié du monde, ceux en qui se déversent toutes nos douleurs comme en un réceptacle». De Lévy en Lévy, Schwartz-Bart arrive à Ernie, fils de Benjamin, petit fils de Mardochee. Immigrant avec sa famille de Pologne vers l'Allemagne, le jeune garçon goûte comme tant de ses ancêtres à la vindicte des chrétiens admirateurs d'Adolph Hitler. «Si le mal est partout, comment veux-tu lui échapper?» observe Mardochee et l'auteur, lui, note, avec cette pointe d'ironie malheureuse: «C'était en 1933 après la venue de Jésus, beau messenger de l'impossible amour». Ernie, enfant juif parmi les enfants juifs de

Schnorrers

«Prenez ces simples mots, un pauvre. De combien de façons peut-on dire cela en anglais? Il y a les équivalents en français: un mendiant, un malheureux, un clochard, peut-être un vagabond et c'est à peu près tout. Mais en yiddish vous avez, un pauvre *shlemiel*, un malheureux *schlimazel*, un mendiant à fossettes, un *schnorrer* à la puissance huit, un *schlepper* par la grâce de Dieu...» Et la liste est encore longue et le texte est de Singer. Car il serait à la fois impie et impardonnable de parler de romans juifs sans rendre hommage à Isaac Bashevis Singer. Son œuvre est monumentale et indispensable pour comprendre l'univers des ghettos juifs polonais du dix-neuvième siècle et l'humour juif. Particularité fondamentale de Singer, il écrivit tous ses livres en yiddish bien qu'il ait passé l'essentiel de sa vie aux États-Unis.

Tous ses livres sont à lire: fermez les yeux, choisissez-en un au hasard. De toutes façons, vous finirez par les lire tous. Une dernière citation sur le langage et la traduction: «Nous connaissons tous l'expression, au commencement était le logos, mais il me semble qu'il va jouer un rôle de plus en plus grand. Permettez-moi de citer un de mes héros: L'homme finira par manger des mots, par en boire, par en épouser, par s'enivrer avec. L'essence même de l'hypnotisme, c'est le langage, et comme chaque langue contient des vérités uniques qui n'existent dans aucune autre, la traduction est l'esprit même de la civilisation. Quand j'étais jeune, je rêvais d'un harem rempli de femmes. Plus tard, je me suis mis à rêver d'un harem rempli de traducteurs. Si ces traducteurs pouvaient être des traductrices, alors ce serait le paradis sur terre.»

l'Allemagne sinistre des années trente n'est pas au bout de ses douleurs: la cruauté de ses condisciples; le fascisme dans la rue et à l'école; la trahison de Ilse, la petite Allemande, première de la classe en chant, dont il est fou amoureux le poussent au suicide. Il saute par une fenêtre. Mais les Justes ne meurent pas quand ils le veulent et, de sa première mort, Ernie Lévy se relève après deux ans de silence et de plâtre, dans un hôpital de Mayence, section Juifs. Suivent pogroms et exils avec ce résumé de l'accueil inoubliable que les Juifs, fuyant l'Allemagne, trouvèrent un peu partout: «Quelques poignées se lancèrent sur l'océan; on ne les coula point, par humanité, mais il leur fut permis de mourir à l'ancre de Londres, de Marseille, New York, et Tel-Aviv, et Malacca et Singapour et Valparaiso et toutes ancrées qu'ils voulaient.» Le tout finit très mal pour Ernie Lévy, dernier des Justes mort six millions de fois, car c'est le destin des Justes: «Ainsi donc, cette histoire ne s'achèvera pas sur quelque tombe à visiter en souvenir. Car la fumée qui sort des crématoires obéit tout comme une autre aux lois physiques: les particules s'assemblent et se dispersent au vent, qui les pousse. Le seul pèlerinage serait, estimable lecteur, de regarder parfois un ciel d'orage avec mélancolie.» Mélancolie muette que les commémorations, les discours, les drapeaux arborés par les jeunes Israéliens ont déflorée au moment du cinquantième anniversaire de la libération des camps, l'année dernière, à Auschwitz. Mélancolie sacrée que Schwartz-Bart parvient à inoculer au cœur de son lecteur avec ironie, parfois avec rage, comme une antidote terrible à l'artifice.



Quoi de neuf sur la guerre?

Robert Bober
Folio, Gallimard

Depuis 1972, Schwartz-Bart n'a pas publié, il a vécu longtemps et peut-être vit-il encore en Guadeloupe, retiré. Et puis en 93, un petit article de lui paraît dans *L'Événement du Jeudi* pour saluer *Quoi de neuf sur la guerre*, un livre de Robert Bober, plus connu comme cinéaste, de télévision surtout, et entre autres pour un film fait en collaboration avec George Perec sur Ellis Island¹. Un premier livre qui met en scène tout un monde perdu depuis: celui des ateliers de couture du quartier du Sentier à Paris, tout un monde de petites mains et d'artisans, où l'on est payé à la pièce, où l'on parle le français avec l'accent yiddish, où chacun a sa dose de souvenirs d'horreur, sa dose d'humour et sa part de silence. Schwartz-Bart a saisi l'essentiel:

«L'écriture», écrit-il, «pourtant d'une transparence classique, est mystérieusement hantée par des sonorités lointaines, inconnues: on dirait la musique d'un autre monde. Pour le yiddishisant, pour celui dont le yiddish est la langue maternelle (...), le mystère de cette écriture se résout en une évidence: avec ce texte, pour la première fois, l'âme du yiddish est entrée dans la langue française.» Le rythme, la scansion des phrases, l'art de la formule, du proverbe, de la parabole que l'on cite, puis que l'on commente, comme les textes sacrés.

Comme quoi une langue peut en cacher un autre. Mais il y a autre chose de fascinant dans le livre de Bober: les silences, les évitements, la pudeur:

«Quand je raconte quelque chose de douloureux pour un personnage, je le fais raconter par un autre. Quand les choses sont trop dures, trop violentes, il faut les protéger par des écrans. Il faut refuser le spectaculaire», explique-t-il lors d'un passage à Montréal. Réussi.

Pas de spectaculaire, mais des histoires en mosaïque, où le souvenir, toujours, affleure.

Maus I et II

Art Spiegelman
Flammarion

Il est un autre livre, traduit de l'anglais celui-là, où l'on entend l'accent yiddish (et même dans la version originale). Il s'agit de la bande dessinée de Art Spiegelman, *Maus*, publiée en deux volumes et à quelques années d'intervalle par les éditions Flammarion. La trame est simple et autobiographique. Le père de Spiegelman est un survivant d'Auschwitz, il vit à Catskill, un coin de campagne dans l'état de New York. Son fils lui rend visite et le fait parler parce qu'il veut dessiner l'histoire de son père. *Maus*, c'est l'histoire d'un homme, c'est aussi l'histoire d'un rapport père/fils assombri par la mort d'un autre enfant et de la mère, compliqué parce que l'horreur laisse des traces sur les corps et dans les âmes. L'histoire est

dans l'histoire, dans tous les sens que l'on voudra bien comprendre. Le dessin de Spiegelman est noir, précis, stylisé et inoubliable. Les Juifs ont des visages de souris, les Nazis de chats, les Polonais de cochons. Pas de réalisme de premier degré, pourtant on entre dans les cases de Maus comme dans une salle obscure et bientôt on s'étonne de ne pas croiser dans la rue des passants à têtes de rats, d'original ou de grenouille. À propos de grenouille: le deuxième tome commence par quelques scènes montrant Spiegelman qui se demande comment il va représenter sa femme qui est française. Il pense à la grenouille et finit par opter pour la souris, comme lui. Par amour, sans doute, ou simplement parce que dessiner sa souris en souris, ça tombe sous le sens! Il existe un CD ROM de *Maus*. Pour les maniaques. ☺

NOTE

¹ *Les récits d'Ellis Island, une histoire d'errance et d'espoir*, de Robert Bober et George Perec, produit par l'Institut national de l'audiovisuel en 1979.

Bober et Perec

Il existe un livre *Les récits d'Ellis Island*, coédition INA/P.O.L. et qui contient le texte écrit par Perec pour le film, de nombreuses photos d'époque et des témoignages d'hommes et de femmes qui, enfants, sont passés par «l'île des larmes», la petite Ellis Island, tout à côté de la statue de la Liberté, à l'entrée du port de New York, là où débarquèrent des milliers d'immigrants arrivant d'Europe. De 1892 à 1924, près de seize millions de personnes y passeront. Fermé en 1954, le poste d'Ellis Island est désormais un musée. Bober et Perec sont allés sur les lieux alors que le bâtiment était encore à l'abandon, rempli d'objets sortis des valises mal ficelées des immigrants de toutes origines. «Ce que moi, Georges Perec, je suis venu questionner ici, c'est l'errance, la dispersion, la diaspora. Ellis Island est pour moi le lieu même de l'exil [...] Ce qui pour moi se trouve ici ce ne sont en rien des repères, des racines ou des traces, mais le contraire: quelque chose d'informe, à la limite du dicible, quelque chose que je peux nommer clôture, ou scission, ou coupure, et qui est pour moi très intime et très confusément lié au fait même d'être juif. Je ne sais pas très précisément ce que c'est qu'être juif, ce que ça me fait d'être juif, c'est une évidence, si l'on veut, mais une évidence qui ne me rattache à rien; ce n'est pas un signe d'appartenance, ce n'est pas lié à une croyance, à une religion, à une pratique, à un folklore, à une langue; ce serait plutôt un silence, une absence, une question, un flottement, une inquiétude.»

Besoin d'espaces pour vos activités?

L'UQAM
vous offre :

- des locaux d'enseignement
- des grands et petits amphithéâtres
- des salles de conférences, de réunions et de séminaires
- des emplacements de sollicitation et d'exposition
- une place centrale et une agora
- de grands halls pour la tenue de réception ou de cocktails

 Université
du Québec
à Montréal

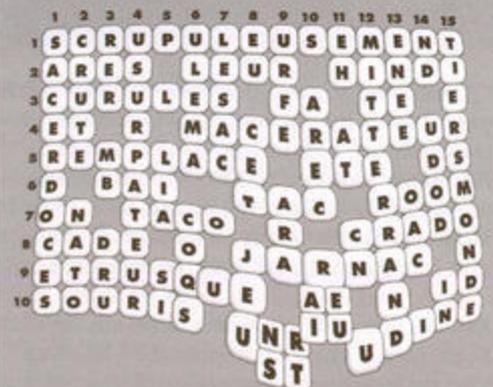
*Pour connaître
nos tarifs de location
vous pouvez communiquer
avec le 987-3000 poste 3141*

768 F-R de Ch. 4-7 1848

Les esclaves voulurent m'obliger à quitter mes bottes, mon fouet, mes armes. Je leur fis dire par le drogman qu'un Français suivait partout les usages de son pays.

Vous aurez beau chercher, vous ne trouverez pas ce mois-ci de grille de mots fous. Ce qui vous épargnera sans doute de vous arracher les cheveux et de maudire votre auteur favori de définitions introuvables. L'auteur en question, notre verbicruciste d'ordinaire si disert a fait relâche. Vous ne perdez rien pour attendre le mois prochain.

solution numéro 14



DOMINOS Flammarion

Plus de 100 titres
dans la collection.
Consultez le catalogue
chez votre libraire.

Un exposé pour comprendre
Un essai pour réfléchir



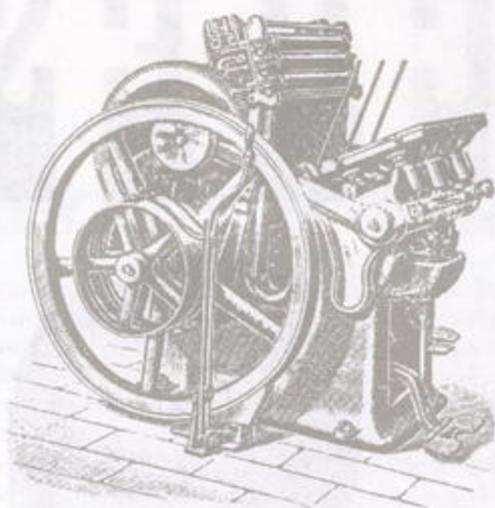
DOMINOS Flammarion
en collaboration avec TEMPS FOU
vous offre la chance de gagner, par
tirage au sort, ces 2 livres (10 tirages).
Retournez le coupon à:

Dominos/Temps Fou
375, avenue Laurier Ouest
Montréal (Québec) H2V 2K3

Nom:

Adresse:

Code postal:



Chronique des lieux que le quatrième pouvoir ne visite pas tous les jours...

PAR PIERRE JOBIN

Ailleurs dans le monde

Papier de bon poids, de consistance et rigidité supérieures. Mise en pages et présentation remplies de recherche et d'effets. À telle enseigne que c'en est parfois étourdissant, ce qui n'est pas un mince exploit pour un imprimé.

Wired. Le magazine «branché» sur les NTIC (les Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communications). Pas vraiment «alternatif» mais *Wired* occupe une niche — ça fait moins grandiose que créneau — où il constitue le *must*, l'incontournable, la référence. L'abondance des réclames publicitaires témoigne à l'excès de cette domination de ce segment de marché.

Wired s'intéresse de très près aux transformations de la technologie, certes. Mais, et c'est surtout pour cela que le magazine s'est attiré un lectorat très diversifié, les textes portent souvent sur les changements sociaux prévisibles et/ou souhaitables qui s'annoncent dans la foulée du tout-cyber.

Par exemple, le numéro de septembre nous propose, à travers ses 250 pages, «*The Netizen*» pour couvrir la campagne électorale US de 1996, «*the last campaign of the unwired generation*». Ça donne un peu froid dans le dos, mais une personne avertie en vaut deux.

Par exemple, une page sur le futur du PC; mais toute une page! Quatre questions: la fin du WIMP, de Apple, la miniaturisation, l'interface avec le cerveau. Cinq experts dont Nicholas Negroponte, le *digital man* lui-même...

Paradoxalement, la version *online* HOTWIRED semble avoir beaucoup moins de succès... la transition n'est pas encore effectuée: il reste de l'espoir pour nos usines de papier journal!

On trouve *Wired* dans presque tous les kiosques; 5,95\$ canadiens avant taxes; 250 pages dont plusieurs sont consacrées à la réclame commerciale.

En région

Peut-on sauver la terre avec le... chanvre? Voilà la question fort angoissante que nous adresse la une du volume 1 numéro 1 de *Le Psychédélique*.

Tout un programme! *Le Psychédélique* se veut une publication trimestrielle «qui suivra le cours des saisons pour sa première année, en espérant évoluer vers la bimensualité»... si l'entreprise peut payer ses mensualités, peut-on présumer!

Format magazine, une trentaine de pages, impression et mise en pages un tantinet artisanales, le prix de 3\$ rebute un peu à première vue. Mais, il faut dépasser la première impression.

Ne serait-ce que parce que *Le Psychédélique* innove encore (sic) une fois (au volume 1 numéro 1): «au lieu de glisser une multitude de publicités (sic) parmi les articles, nous préférons consacrer une page spécialement prévue à cet effet».

Intéressant, mais la page n'est pas grosse et la page couverture arrière est elle aussi réservée à une réclame: pour un café internet... à Rouyn-Noranda!

En effet, la revue nous vient de l'Abitibi, du moins si l'on se fie aux adresses des annonceurs, parce que la cartouche ne nous fournit ni adresse ni numéro de téléphone.

Parions que l'équipe de rédaction en a assez à dire pour ne pas devoir compter sur les contributions rédactionnelles du public lecteur.

Mais si vous voulez en savoir plus sur «le sexe de l'âme», les Beatles, les Blazthèques (oui, c'est une bande dessinée) ou apprendre «comment désintoxiquer un(e) dépendant(e) du cannabis en moins de cinq minutes», allez fouiner ou fouiller dans un bon kiosque; peut-être qu'avec un peu de chance, vous trouverez *Le Psychédélique*. ☺

PAR PIERRE JOBIN

Depuis la dernière fois qu'on s'en est parlé:

— Le mouvement Desjardins a accepté une forme de moratoire dans le cas du personnel de l'hôtel Méridien; même si on change de gestionnaire, on garde le même personnel... pour l'instant.

Bravo! Qualité Québec! Mais, félicitez donc votre gérant de caisse pop: la mémoire ça se cultive...

— Irving: plus ça va, moins ça va!

- la compagnie continue d'employer des scabs dans ses usines des Maritimes à la surprise de personne;

- en plus de prévenir «tardivement» que l'Irving Whale contenait des BPC, voilà qu'Irving refuse de payer pour le renflouement de la barge et estime que c'est à nous de payer la note pour ses incuries... Pas à la pompe en tout cas! Qu'ils prennent donc ça dans les coffres du trust familial aux Bermudes (placé là pour éviter de payer les impôts sur les profits faits ici);

- à part ça, une partie importante des approvisionnements d'Irving provient du Nigéria, où les pétrolières constituent le soutien le plus tangible de la dictature qui opprime la population locale.

Ça va prendre plus que leur nouvelle promotion de cappuccino glacé pour m'attirer dans une station Irving. ☺

LIBER *de vive voix*

Pierre Popovic
Entretiens avec
GILLES MARCOTTE
De la littérature avant toute chose

RECHERCHÉS

Au nom de la lutte au déficit, ces dangereux individus coupent dans les programmes sociaux, mettent la main-d'œuvre à la merci du patronat, instaurent le travail obligatoire et s'ingèrent dans nos vies pour étouffer la débrouillardise et la résistance. Et si on ne se conforme pas à leur goût, ils nous envoient leurs flics...



BERNARD LANDRY
Vice-premier-ministre



LUCIEN BOUCHEARD
Premier-ministre



ANDRÉ CHAGNON
Vidéotron



LAURENT BEAUDOIN
Bombardier

...et plusieurs autres

POUR VIOLENCE ÉCONOMIQUE

NON au Sommet socio-économique sur le « no-future » du Québec! (les 30, 31 octobre et 1^{er} novembre 1996)

NON au « cheap-labour » de l'économie sociale!

Pas de consensus pour enrichir les riches sur le dos du monde!

À l'

HALLOWEEN



faisons tomber les masques!

La torture à distance

Le commerce sans entrave, c'est bien ce que prônent les gens d'affaires et autres Ghislain Dufour de ce monde: aucune politique visant à freiner le libre commerce ne saurait être acceptable en ces temps particulièrement difficiles où les emplois se perdent et l'espoir avec. C'est sans doute pour cette raison que les autorités américaines, loin d'interdire la fabrication et la vente d'un nouveau gadget de torture, se le procurent sans entrave. En effet, la toute nouvelle ceinture électrique — la REACT (Remote Electronically Activated Control Technology) a trouvé grâce auprès des autorités de tous les paliers administratifs (le Bureau fédéral des prisons, le service de la police fédérale, et plus de 100 administrations locales), mettant ainsi entre les mains des «screws» un dispositif «[...] qui, par une simple pression de bouton à distance, pourrait vous faire déféquer ou uriner [...] et avoir un impact sur vous au niveau psychologique.» Ainsi, un gardien pourrait faire gémir son prisonnier au cas où il le perdrait de vue, comme il peut faire *beeper* son porte-clés lorsqu'il l'a égaré. Au fait, la Géorgie est un des seize États qui s'est procuré l'odieux gadget. Dire que, se voyant comme «[...] le berceau du mouvement de défense des droits de la personne», Atlanta s'est auto-proclamée «*capitale mondiale des droits de la personne*». Donnez-moi une décharge que je me réveille. ☹



Le vice premier ministre, Bernard Landry, serait-il un «démarchiste» déguisé?

Une étrange similitude se laisse cruellement observer entre les propos du petit journal anarchiste *Démarchie* et ceux de Bernard Landry. Dans sa déclaration du 23 juillet dernier² au sujet des inondations au Saguenay, Bernard Landry disait qu'une telle catastrophe «[requerrait] de l'imagination et de l'audace, en plus de la solidarité».

L'imagination dont il est question ici consiste à voir cette «catastrophe sans précédent» en occasion d'affaires: qui dit destruction dit reconstruction, c'est ainsi que l'on peut se frotter les mains après une telle catastrophe. La destruction peut être profitable donc; «quand le bâtiment va, tout va». Et c'est ainsi que notre Landry national a révélé son accord avec les artisans de *Démarchie* qui ont écrit dans leur dernier numéro: «Quand la casse va, tout va!»

Monsieur Landry, pourquoi n'engagez-vous pas vos «amis» démarchistes pour relancer l'économie de la capitale? ☹

Être laid en plus d'être américain

On le savait déjà: les États-Unis d'Amérique comptent plus de groupes de pression que les plages de Malibu ne comptent de grains de sable. Eh bien! un autre grain de sable identitaire vient de s'ajouter à la plage des sensibilités politiques états-uniennes: une association contre la discrimination des gens laids, le *looksism*, a récemment vu le jour dans le pays de Martin Luther King. Lynn Romer, une femme laide qui ne s'en cache pas mais qui se cachait dans sa jeunesse, a en effet formé le *Pinocchio Plot*, mouvement de lutte contre la «discrimination fondée sur le look». Pourquoi Pinocchio? Parce qu'il serait «un produit classique d'une culture qui assimile la beauté à la bonté et la laideur au mal; parce que le petit garçon mentait, son nez se mettait à allonger; son visage devenait littéralement laid et trahissait sa culpabilité».

Présenter ainsi Pinocchio comme l'archétype d'une culture qui souffre du *looksism* pourra paraître à plusieurs douteux, mais il n'en demeure pas moins que nombre d'Américains se sont identifiés au petit coquin de Pinocchio: 400 lettres d'appuis au mouvement de la laide mais révolutionnaire madame Romer lui ont été adressées dans les deux semaines suivant la naissance du mouvement. Reste à savoir s'il s'agit de 400 menteurs! ☹

Quand les intellectuels québécois se tirent dans le pied

Saviez-vous que «la problématique du nationalisme civique relève de la démocratie procédurale», et surtout pas de l'épistémologie? Que cela serait «une grave erreur méthodologique que de croire qu'on puisse construire une épistémologie du nationalisme en refoulant son processus subjectif: que face à ce positivisme épistémique, le nationalisme risque de prendre la forme sublimée d'une ontologie politique»? Le saviez-vous? Eh bien, c'est ce qu'a écrit Pierre Milot aux lecteurs du *Devoir* le mardi 13 août dernier, cherchant probablement à expliquer quelque chose. Monsieur Milot, en tant que «Chercheur affilié au Centre interuniversitaire d'analyse du discours et de sociocritique des textes», doit être malgré cela considéré comme un intellectuel de renom. Au fait, saviez-vous «qu'il y a une seule injure qui permette de rendre quelqu'un absolument irrecevable au Québec, en quelque milieu que ce soit»? C'est le traiter de «calice d'intellectuel». C'est ce qu'a fait remarquer René-Daniel Dubois dans une entrevue publiée dans le *Voir* du 20 août dernier. Et c'est malheureusement ce qu'on a le goût de rétorquer à Pierre Milot après avoir lu son «petit mot». Comme quoi, au Québec, les intellectuels peuvent se tirer dans le pied! ☹

Conjugaison

La ministre Louise Harel a affirmé récemment: «Il est urgent de conjuguer compétitivité et solidarité»... Ah oui! et à quel mode? Au *no future* antérieur, peut-être. ☹

NOTES

¹ Cité dans le dépliant de la compagnie. Communiqué de presse diffusé le 14 juin 1996 par Amnesty internationale.

² «Dépanner à court terme», in *Le Devoir*, le mardi 23 juillet 1996.

³ Communiqué de presse de l'IFOC (Institut de formation en développement économique communautaire) du 17 juin 1996.



Abonnez-vous plutôt au Temps Fou!

ABONNEZ-FOU!

Postez votre coupon à l'adresse suivante: TEMPS FOU
3979, rue Drolet, Montréal, (Québec) H2W 2L3.
Ou téléphonez au (514) 285-2101 où envoyez une télécopie
au (514) 285-4023.

Prénom
Nom
Adresse
Ville
Code postal
Pays
Téléphone

Modes de paiement

- chèque inclus à l'ordre de Express Magazine
 Facturez-moi

Québec et Canada 1 an: 28,50\$ 2 ans: 50,00\$ (taxes incluses)

Étudiants 1 an: 25,00\$

Institutions 1 an: 35,00\$ plus taxes.

Autres pays 1 an: 50,00\$ can. (voie de surface)

65,00\$ can. (par avion)